



**Salma Hayek** mène le bal dans une satire grinçante  
Page E 5



Dans l'ombre des *Oiseaux* avec **Daphné du Maurier**  
Page E 9

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 JUIN 2017



FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

## Le grand écart stylistique

Unies dans leur différence, Youn Sun Nah et Lizz Wright partagent la même intuition pour le jazz vocal

STEPHEN LOVEKIN AGENCE FRANCE-PRESSE

La chanteuse de jazz Lizz Wright au cours d'un concert au Jazz at Lincoln Center le 2 novembre 2011 à New York

PHILIPPE RENAUD

**L**e Festival international de jazz de Montréal ne consacre pas de série de concerts consacrée au jazz vocal cette année, mais deux chanteuses invitées nous permettront de mesurer toute la richesse de cette discipline. De la précision technique époustouflante de la Sud-Coréenne Youn Sun Nah, imprégnée de la culture jazz européenne autant que de la musique classique, au timbre profond de l'Américaine Lizz Wright, bercée par les chants gospel de son enfance, c'est le grand écart stylistique. Regard sur le jazz vocal moderne par portraits croisés, en cette année du centième anniversaire de naissance d'Ella Fitzgerald.

« J'admire Ella Fitzgerald pour deux raisons principales, explique Lizz Wright. D'abord, elle irradiait d'une énergie joyeuse. Elle exprimait son génie de manière rassembleuse, invitante et amusante. Puis, elle chantait avec versatilité et intelligence: elle était suprêmement innovatrice, tout en demeurant très accessible. Elle pouvait à la fois ravir les académiciens, les musiciens de l'élite et les enfants, seulement par sa manière si joyeuse de chanter. »

C'était vrai lorsque Fitzgerald était des nôtres, ça l'est toujours aujourd'hui, le jazz est une belle manière de parler de

nous, de nous interroger, dit Wright en citant Nina Simone: « Le devoir d'un artiste, en ce qui me concerne, est d'être le reflet de notre temps. » Un devoir qui incombe peut-être mieux au chanteur, puisque « la voix est le seul instrument [de l'orchestre jazz] qui transmet le message » de la chanson, note la Coréenne Youn Sun Nah.

Lizz Wright: « Ella Fitzgerald avait une manière de dire le texte qui rendait l'histoire et la poésie immédiatement touchantes: on ne fait pas que l'écouter chanter, on plonge au cœur de la chanson. J'imagine que c'était le rêve de tout auteur-compositeur, d'entendre son œuvre interprétée par une artiste comme elle... »

**Deux univers, une seule musique**

Originaire de l'Etat de la Géorgie, partageant aujourd'hui son temps entre l'Illinois (Chicago) et la Caroline du Nord, Lizz Wright a fait mouche sur la scène dès son premier album, *Salt*, paru en 2003 chez Verve — quatre autres sont parus depuis, un cinquième, *Grace*, sera dévoilé en septembre sur étiquette Concord. Sa force est tranquille, son timbre chaleureux, son chant mat possède le secret d'évoquer les sentiments les plus précieux. Dans la famille, tout le monde chante — à l'église beaucoup, son papa est pasteur. L'héritage du gospel, le code génétique du blues, la tra-

« Le devoir d'un artiste, en ce qui me concerne, est d'être le reflet de notre temps »

Nina Simone

dition des grandes voix du jazz, du R&B et de la soul ont formé la chanteuse de 37 ans.

A l'autre bout du monde et de dix ans son aînée, Youn Sun Nah apprivoisait le jazz d'une manière complètement différente. Elle est issue d'une famille de musiciens classiques; son père a fondé le Chœur national de Corée, alors que sa mère, cantatrice, s'illustrait au registre de la comédie musicale. Elle hérite ainsi d'un souci du détail, d'une minutie époustouflante dans l'interprétation, dans la justesse du ton et des intonations qui laisse l'impression d'entendre une musicienne en totale maîtrise de son instrument. « Je ne suis pas certaine que l'on puisse encore innover en chant jazz aujourd'hui, mais lorsque j'écoute Ella Fitzgerald, je trouve ça encore très novateur. »

« Avant de commencer mes études en jazz, mon point de repère, c'était la musique

classique, raconte Sun Nah, rejointe dans sa campagne coréenne. J'ai pu développer mes oreilles musicales grâce à mes parents — il faut que les notes soient précises. Bien entendu, deux choses importent: avant tout l'émotion, mais après, la technique. Inconsciemment, c'est comme si il fallait que je chante comme si je jouais du violon. »

« Je ne savais pas ce qu'était le jazz, c'est un ami musicien qui m'y a poussée, raconte Youn Sun Nah, dans un français impeccable. Il m'a dit: essaie le jazz, c'est l'origine de la musique pop, si tu apprends le jazz, après, tu sauras tout chanter. » C'est en France qu'elle a choisi d'aller étudier, « même pas aux Etats-Unis, en plus... parce que j'aime beaucoup la chanson française. La première année, je me suis dit: j'ai fait une énorme connerie! » Arrivée tardivement au jazz, elle écoutait les Sarah Vaughan ou Billie Holiday qui ont accompagné Lizz Wright depuis son enfance, « des voix que je ne pourrais jamais imiter, précise la Sud-Coréenne. Je pensais que le jazz, c'était ça. Mes professeurs m'ont corrigée: le jazz, c'est pour tout le monde. Ils m'ont fait découvrir les voix européennes: Norma Winstone — une voix soprano, comme moi —, Maria João. Je ne savais pas que ça pouvait aussi être du jazz... »

VOIR PAGE E 3: STYLISTIQUE

ENQUÊTE SUR UNE FICTION ESPAGNOLE

## Le roman qui pourrait faire saliver Pedro Almodóvar

Une mère, d'Alejandro Palomas, a-t-il vraiment enflammé l'Espagne comme l'affirme son éditeur?

MANON DUMAIS

**S**ur la quatrième de couverture du roman de l'écrivain Alejandro Palomas, *Une mère*, son premier livre traduit en français, il est écrit jaune serin sur orange sanguine qu'il s'agit du « roman qui a enflammé l'Espagne ».

Sur la couverture dudit livre, il est aussi écrit, de la même couleur, sur fond noir cette fois — le personnage féminin, plaqué sur fond vert lime, le visage couvert de fleurs aux couleurs vives, portant le deuil —, qu'il s'agit d'une « comédie familiale déjantée et touchante, digne d'Almodóvar ».

Cette deuxième affirmation, on veut bien la croire. Après quelques pages, on imagine très bien la grande Carmen Maura interpréter sous la direction du brillant cinéaste madrilène cette Amalia, 65 ans, récemment divorcée, qui reçoit le soir de la Saint-Sylvestre, dans son appartement de Barcelone, son fils Fernando, ses filles Silvia et Emma, Olga, l'amoureuse de cette dernière, et l'oncle Eduardo.

Presque aveugle, possédant le don de se mettre les pieds dans le plat, Amalia inquiète beaucoup ses proches avec ses propos farfelus et ses sempiternelles gaffes. Pourtant, elle est bien moins à côté de ses pompes que sa progéniture, comme le révéleront de nombreux épisodes où l'humour désopilant fera place à la plus vive émotion. Engueulades, réconciliations, fous rires, sanglots étouffés, femmes au bord de la crise de nerfs, hommes largués: le menu que propose Palomas de la première à la dernière page de ce roman haut en couleur pourrait bien faire saliver Almodóvar.

Toutefois, la première affirmation nous chicote. Ce ro-

man publié en 2014 aurait-il vraiment enflammé l'Espagne ou ne serait-ce pas l'éditeur français qui s'est enflammé? Petit coup de fil à la librairie Las Americas. On nous répond qu'on n'a jamais entendu parler de ce roman ni de ce romancier et, pourtant, dans cette librairie espagnole du boulevard Saint-Laurent, on suit l'actualité littéraire d'Espagne et on sait ce qui peut plaire aux lecteurs d'ici.

**Qui dit vrai?**

Après avoir contacté par écrit une douzaine de critiques littéraires d'Espagne et de professeurs d'ici spécialisés en littérature espagnole, nous apprenons que la moitié ayant daigné nous répondre n'a jamais eu vent de la parution de ce roman ni ne connaît l'existence de cet auteur. Puis, nous parvient après quelques jours d'attente la réponse d'Anna Maria Iglesias. Non seulement cette doctorante en théorie littéraire a lu *Une mère*, mais elle a interviewé Alejandro Palomas pour le site littéraire Nívol.

« Le livre a réellement connu un énorme succès, il s'agit d'un best-seller, affirme Anna Maria Iglesias. On parle ici de littérature populaire, c'est peut-être parce qu'elles ne sont pas intéressées par la littérature populaire que les personnes à qui vous avez parlé ne connaissent pas Alejandro Palomas ni *Une mère*. »

Mystère résolu! Il s'agirait donc d'un roman à succès snobé par l'intelligentsia espagnole. « C'est un bon roman, affirme l'étudiante en lettres. Les thèmes et les personnages qu'on y retrouve sont récurrents dans la littérature populaire. Ce n'est pas un roman propre à intéresser ceux qui préfèrent une

VOIR PAGE E 4: PALOMAS



Alejandro Palomas

TIFFET

## CULTURE &gt; CINÉMA

## L'Impérial et le FFM dans les limbes

ODILE TREMBLAY

Souvent, en allant au Quartier des spectacles, j'arrête devant le cinéma Impérial, rue De Bleury. Le vieux palace est là, ancré sur son macadam depuis 1913, en survol du temps. Tout autour poussent des édifices, se dressent des tréteaux, crachent des fontaines pour mieux transformer le secteur en nombril des festivals et en agora culturelle.

Ce temple de prestige devrait se trouver au centre de la fermentation artistique, mais pensez-vous? En suspens, plutôt...

Sous sa façade de terracotta toute sobre: un intérieur luxuriant, des fresques ornées d'angelots ou d'oiseaux, un médaillon d'armoiries, des appliques de plâtre ouvragées, des colonnades de faux marbre, des teintes cuivrées, une grâce baroque. Ajoutez le magnifique rideau de scène d'amiante d'Emmanuel Briffa orné d'une couronne.

Je me souviens de sa renaissance en 2004, après que les trois paliers de gouvernement et de généreux donateurs eurent déboursé 5,5 millions. Quatre années de rénovation pour lui redonner sa splendeur d'antan et le mettre à jour sur le plan technologique. On applaudissait. Quelle splendeur!

Le plus beau cinéma de Montréal (également scène de théâtre), classé bien patrimonial de tous bords, tous côtés, a une épée de Damoclès au-dessus de la marquise.

Hypothéqué deux fois par

son propriétaire, Serge Losique, par l'intermédiaire d'un organisme à but non lucratif, pour renflouer les caisses du Festival des films du monde, son sort inquiète.

Le 25 avril dernier, *La Presse* révélait que deux prêteurs privés, Michel Constantin et Denis Hébert, à qui Serge Losique devrait, intérêts inclus, 4,3 millions, lui avaient envoyé un avis de 60 jours afin d'être en droit de saisir l'Impérial ainsi que sa propriété privée dans l'Estrée, si défaut de paiement.

Or, les deux mois s'écoulent, l'hypothèque n'est pas remboursée, et qu'arrive-t-il? Mystère! Personne ne rend nos appels aux bureaux du FFM.

## Des délais à étirer

Le directeur de l'Impérial, François Beaudry-Losique, fils de Serge, assure que si saisie il y a, celle-ci n'est pas pour demain. Dans la vraie vie, les délais de 60 jours peuvent s'étirer comme des ressorts, en semaines et en mois.

Non consulté à l'heure d'hypothéquer l'Impérial, François Beaudry-Losique n'approuvait guère cette décision paternelle et fut placé devant le fait accompli. Il en profite pour remercier tous ceux qui ont soutenu le palace, mais vogue la galère...

L'Impérial, chic et prestigieux, est loué par des festivals, des distributeurs pour des avant-premières, des producteurs pour un événement ou l'autre, moins souvent dernièrement, sous climat nuageux.

Le directeur assure avoir refusé de louer la salle pour un avenir éloigné, ignorant aux mains de qui le palace pourrait tomber et si lui-même allait conserver son poste. «*Mais l'automne devrait bien se dérou-*



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Serge Losique, fondateur du FFM, devant l'Impérial, le plus beau cinéma de Montréal

ler, les ententes avec le FNC et Cinemania vont bon train», précise-t-il.

L'avis de 60 jours, qui appuie la garantie d'un prêteur hypothécaire, doit, après échéance, être assorti d'une requête devant tribunal. L'emprunteur peut alors la contester, ou proposer une réorganisation de ses finances. Tout cela fait traîner des choses en longueur.

Ce n'est pas comme si nul ne convoitait l'Impérial. Des acquéreurs se sont pointés depuis quatre ans, dont Ezio Carosielli, propriétaire du Théâtre Rialto. Ce dernier s'est fait crier des noms d'oiseau par Serge Losique après avoir évoqué l'éventuelle transaction

avec une journaliste. Fin de la discussion.

Vous demandez aux porteparole de la Ville de Montréal s'ils ont des visées pour l'Impérial, ils rétorquent qu'à l'échelon municipal, on suit de près la situation, tout en demeurant en lien avec les principaux intervenants du dossier. Ça semble un peu court...

Au ministère de la Culture, l'attaché de presse Karl Filion répète que nul ne peut transformer ou endommager un bâtiment patrimonial.

On doute que la Ville ou le Québec l'acquiescent comme des mouches, mais ne pourraient-ils pas

l'acheter en attendant de trouver preneur, histoire de le sortir des griffes des prêteurs?

Si un acquéreur privé se pointe, il pourrait laisser dormir le palace sans l'opérer, mais ce faisant, devrait payer des taxes foncières astronomiques, dont un organisme à but non lucratif est exempté. Des images du vieux cinéma Séville (1929), décoré par Briffa, bâtiment patrimonial que ses propriétaires laisseraient pourrir sur pied jusqu'à odeur de bouilli, afin de le raser (fait accompli en 2010) pour construire du neuf, nous reviennent en mémoire. On chasse ces évocations comme des mouches.

## Un FFM en août?

Autre mystère: le sort du Festival des films du monde. Officiellement, son site confirme la tenue d'une 41<sup>e</sup> manifestation du 24 août au 4 septembre. Oui, mais encore? Le FFM, réfractaire au changement, délaissé par le milieu, n'est plus soutenu financièrement par la SODEC, Téléfilm et la Ville de Montréal depuis 2014. Entre les branches, d'anciens employés du FFM assurent que la société de mécènes chinois Gold Finance Group, qui y récompensait en 2016 les lauréats des Chelem d'or, aurait retiré ses billes pour 2017 dans un contexte chaotique: employés non rémunérés, cinéastes laissés à eux-mêmes, séances annulées, défection de plusieurs salles. Le désastre de 2016 peut-il se prolonger en 2017?

Le président du festival serait, dit-on, en quête de bénévoles pour remettre le couvert (faudrait quand même payer les fournisseurs!!!). François Beaudry-Losique a bloqué les dates du FFM, libérant son Impérial au cas où...

Allez y croire! La ténacité de Serge Losique a beau impressionner, on le voit courir à sa perte. Même son vaisseau amiral part à la dérive. Et c'est ce qui désole le plus. Pas question de laisser ce magnifique palace se ternir en silence. Les journalistes, du moins, reviendront à la charge auprès de l'État et de tout ce qui bouge, pour l'empêcher de sombrer. On garde l'œil ouvert. On a peur aussi.

Cette chronique s'interrompt pour cinq semaines, sur la route des vacances. À bientôt!

otremblay@ledevoir.com

28 juin au 8 juillet 2017  
38°

## Le Festival commence mercredi!

Salle Wilfrid-Pelletier, PdA  
LES ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD

**Programme double**  
**The O'Jays**  
**The Four Tops**  
6 juillet • 19 h 30

**Pink Martini**  
8 juillet • 20 h • supplémentaire 15 h

Maison symphonique de Montréal, PdA • 19 h  
LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE

**Montreal Jubilation Choir**  
*Glory Train*  
2 juillet

**Battle of the Bands IX**  
**Cab Calloway Orchestra**  
vs **Xavier Cugat Orchestra**  
7 juillet

### Grands événements gratuits

**Half Moon Run**  
Cœur de Pirate  
Milk & Bone  
The Franklin Electric  
Plants and Animals  
Urban Science Brass Band  
28 juin dès 17 h  
GRATUIT  
Scènes TD et RIO TINTO

**1<sup>er</sup> juillet**  
Scène TD  
21 h 30  
**Discothèque**  
CANADA 150

Avec invités spéciaux:  
Carly Rae Jepsen  
Men Without Hats  
Radio Radio  
Muzion  
Buffalo Hat Singers  
et autres!

**Billetterie**  
Place des Arts et  
Maison symphonique de Montréal  
514 842-2112 • 1 866 842-2112 • placearts.com

**montrealjazzfest.com**

présente

# LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

## DOMAINE FORGET

17 JUIN AU 20 AOÛT 2017

respirez le grand art

### les concerts du festival

VENDREDI 30 JUIN 20 H | SÉRIE SIGNATURE

**VENTS ET PIANO**  
Daniel Matsukawa, basson et Nathan Hughes, hautbois entourés de neuf musiciens!

SAMEDI 1<sup>ER</sup> JUILLET 20 H | LES GRANDS RENDEZ-VOUS

**BENEDETTO LUPO, PIANO**

DIMANCHE 2 JUILLET 15 H | LES GRANDS RENDEZ-VOUS

**CONCERT-DÉGUSTATION**  
Jean Souldard, animation  
Michael Slattery, ténor  
Ensemble La Nef

**les brunches-musique** CASINO CHARLEVOIX

DIMANCHE 2 JUILLET | UN SOUFFLE DE CHANSONS

**LES ÉVADÉS**  
Marie-Christine, violon | Alain Filion, guitare | Mathieu Rancourt, contrebasse  
10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service | 12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

1 888 336-7438 | [domaineforget.com](http://domaineforget.com)

## CULTURE &gt; FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ



FRED TANNEAU AGENCE FRANCE-PRESSE

La chanteuse sud-coréenne Youn Sun Nah est issue d'une famille de musiciens classiques.

## STYLISTIQUE

SUIITE DE LA PAGE E 1

## Chanter le moment présent

Aussi différentes soient-elles dans leur trajectoire, Lizz Wright et Youn Sun Nah partagent cependant plusieurs facettes de leur métier. La même intuition voulant que le jazz (vocal) demeure pertinent en ouvrant ses horizons au répertoire d'autres styles musicaux. Toutes deux interprètent des chansons des répertoires classique et populaire — sur son plus récent album, *She Moves On* (sur étiquette ACT), la Sud-Coréenne reprend Joni Mitchell, Lou Reed, Jimi Hendrix...

« Je suis comme une éponge, j'absorbe tout, dit-elle en riant. Je suis arrivée au jazz sans aucun stéréotype, aucun préjugé [...]. Pour moi, le jazz, ce n'est pas un style, plutôt un état d'esprit, je ne sais pas... La musique appartient à tout le monde. Le jazz, c'est tout, même une personne comme moi qui ne connaissait rien au jazz et qui en chante aujourd'hui. »

Selon Wright, « les artistes sont maintenant moins tenus de devoir représenter un genre, une culture, une institution. Ils doivent seulement s'exprimer, ce qui pose sans doute des défis sur le plan de la mise en marché, à cause de la catégorisation, mais je pense qu'il est plus important d'essayer de décrire ce qu'on ressent face à tel artiste plutôt qu'essayer de la catégoriser. On définit notre art, notre travail, de la même manière qu'on se définit en tant que personne, c'est tout ce qui compte. »

« Le public retient d'abord les émotions qu'on leur procure, la technique vocale passe après. Ella Fitzgerald avait compris ça — de surcroît à une époque où elle devait lutter contre les injustices », abonde Wright, qui consacrera une portion du concert qu'elle donnera le 5 juillet prochain au répertoire de la Queen of Jazz.

« Elle était assez forte pour chanter avec grâce dans un pays qui n'avait pas encore assez de jugement pour la reconnaître comme une personne complète, intègre et légitime [parce qu'elle était Noire]. Ça me porte à réfléchir. Je suis heureuse de n'avoir pas à subir tout ça ; or, ça montre à quel point son esprit, son intelligence et ses décisions étaient importants. Et c'est bon pour moi de réfléchir à ça aujourd'hui, d'autant que je considère que c'est par les arts qu'on peut s'adresser à l'intelligence et à la sensibilité des gens. »

Collaborateur  
Le Devoir

Youn Sun Nah sera en concert dans la série Jazz Beat au Monument-National le 28 juin, à 20 h ; la chaîne Mezzo Live HD retransmettra en direct la performance.

Lizz Wright chantera le 5 juillet, 20 h, toujours au Monument-National et dans la série Jazz Beat.



ELEONORE BAKHTADZE AGENCE FRANCE-PRESSE

Ella Fitzgerald, ici en concert en 1970, « pouvait à la fois ravir les académiciens, les musiciens de l'élite et les enfants », selon Lizz Wright.

## Dylan au temps des honneurs

Qu'est-ce qui explique la passion de *His Bobness* pour le *Great American Songbook* et le jazz ?

Belle ironie, le plus célèbre des poètes de la chanson d'auteur a empoché le Nobel de littérature au moment où il ravive le répertoire des crooners jazzy. Regard sur ses plus récents louvoisements, au moment où il revient à Montréal.

SYLVAIN CORMIER

L'histoire ne se répète pas, elle renchérit. En 2007, le Festival international de jazz de Montréal, qui présentait Bob Dylan à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, en profitait pour lui décerner son plus prestigieux symbole d'excellence, le Spirit Award. D'ordinaire, plus qu'honorés, les lauréats se prêtent à une petite cérémonie de remise — la moindre des politesses —, remercient du fond du cœur, on enlève le podium et ils font leur spectacle. Au minimum, l'affaire a lieu presque privément dans le petit salon adjacent à la scène, avec les médias, un « photo op » et c'est tout.

*His Bobness*, lui, n'en avait rien à cirer, du Spirit Award. Il n'est sorti de son autobus de tournée que pour le spectacle, et il était reparti alors que les gens l'acclamaient encore. « *Elvis has left the building* », façon légende vivante. Avait-on dû lui envoyer le trophée poste restante ? A-t-on lancé l'objet à un assistant ? Les versions de l'anecdote divergent. Qu'importe. Toujours est-il que notre vénéré troubadour a encore fait la mauvaise tête quand vint le temps d'accepter le prix Nobel de littérature, récompense hors de l'ordinaire. Non seulement a-t-on eu droit l'automne dernier à une valse-hésitation de la part de l'impayable Jimmy 1<sup>er</sup> (Bob Dylan est né Robert Zimmerman, faut-il rappeler), mais notre héros se sera fait désirer jusqu'au bout par l'académie suédoise. Il se fendit finalement du discours requis pour empocher les 900 000 \$ assortis au Nobel. Le 2 avril, une petite cérémonie privée eut lieu.

## Jamais là où on l'attend

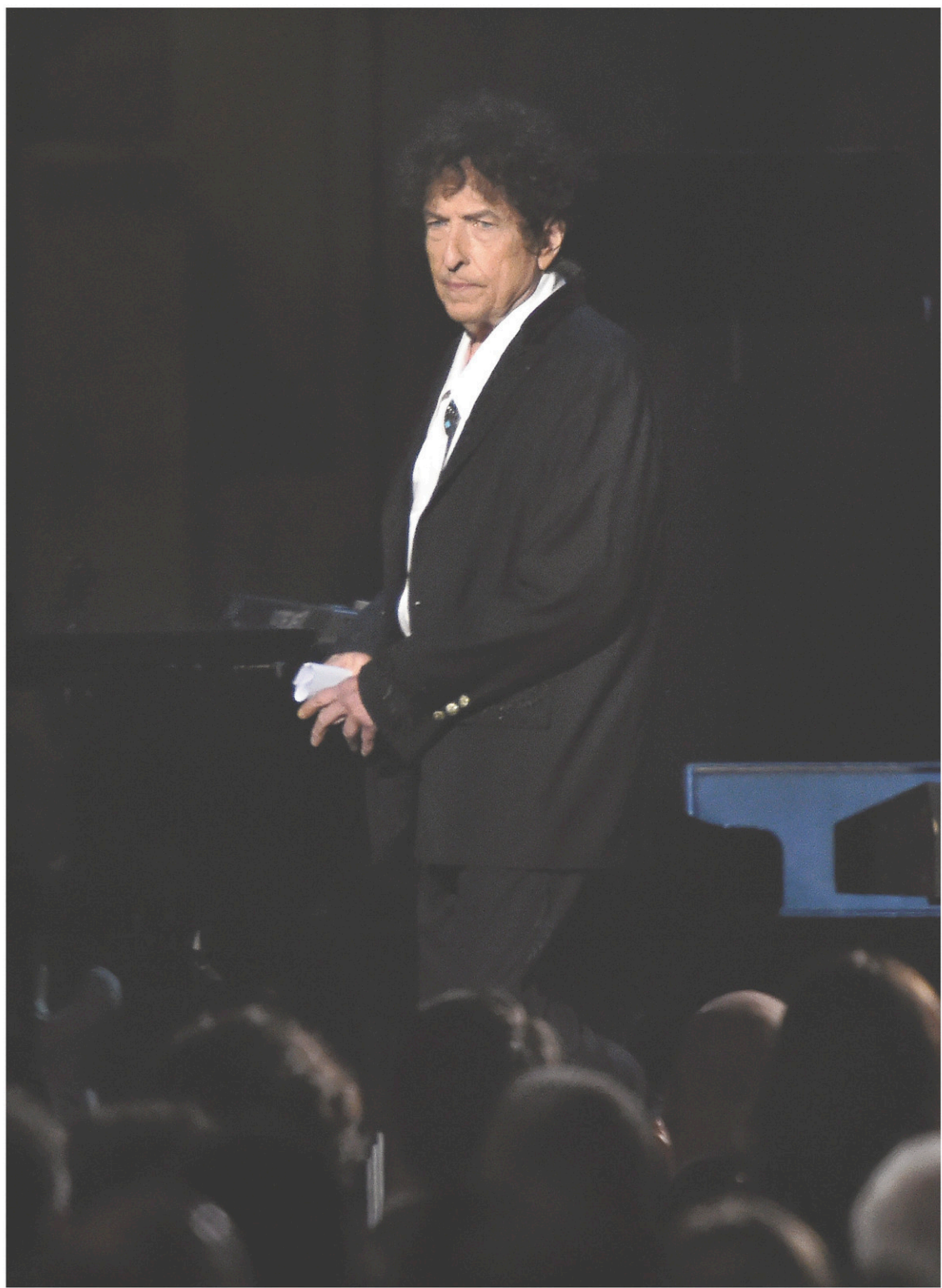
Insaisissable génie pour ses millions d'indéfectibles, je-m'en-foutiste un brin mystificateur pour certains observateurs (une controverse court voulant que le discours paraphrase ça et là quelques essais genre *digests* pour étudiants pressés d'en finir), Dylan n'est jamais là où on l'attend et continue de résister aux exégètes les plus tenaces. On aura noté l'ironie : il obtient le Nobel de littérature pour son œuvre de poète de la chanson, alors qu'il aligne les albums d'interprétations de chansons d'autrui, en l'occurrence les maîtres paroliers et compositeurs de ce qu'on appelle le *Great American Songbook*, de *Young at Heart* à *Stardust*, en passant par *As Time Goes By* et autres *Sentimental Journey*. Permettez la phrase bilingue : « *the times they are* » non seulement changeants, mais un peu déroutants. Comme s'il faisait exprès.

Ironie supplémentaire : dans le spectacle qui ramène Dylan à Montréal le 30 juin au Centre Bell, il pourrait bien se trouver un bon nombre de ces immortelles de la chanson jazzy des crooners des années 1930 à 1960 (j'arrondis) : on ne peut pas présumer de la liste proverbiallement imprévisible de son programme, mais le fait est que ces derniers temps, l'auteur-compositeur a interprété sur scène les *Stormy Weather* (le grand succès de Lena Horne), *All or Nothing at All* (associée à Frank Sinatra), *That Old Black Magic* (popularisée par Louis Prima et Keely Smith), et même *Les feuilles mortes* de Prévert et Kosma, version *Autumn Leaves*. Drôle de penser qu'au moment du Spirit Award du FIJM, il n'y avait pas la moindre mesure jazzy dans son spectacle.

Pourquoi cette passion pour le *Great American Songbook* et le jazz ? Les entrevues de Dylan ne courent pas les rues, l'homme n'aime pas se justifier. Quelques pistes sont fournies dans le premier volume de ses *Chronicles*, parcellaire autobiographie parue en 2004. Il y décrit la forte impression que lui fit la rencontre de John Hammond, le grand dépisteur de talent neuf chez Columbia, fin 1961 : « Il avait découvert les artistes dont la musique avait fait résonner la vie en Amérique. » Et Dylan de nommer « Billie Holiday, Teddy Wilson, Charlie Christian, Cab Calloway, Benny Goodman, Count Basie, Lionel Hampton ». On imagine mal notre Jimmy ébahi, mais il l'était ce jour-là. « J'avais peine à croire que j'étais éveillé quand j'étais assis dans son bureau. »

Sa passion pour les écrivains de la Beat Generation avait forcément pour trame sonore leur musique d'élection. « Les Beats toléraient le folk, mais ils n'écoutaient que du modern jazz, du bebop. » Et Dylan d'évoquer l'effet que lui firent les grandes ballades jazzy *Stormy Weather*, *The Man That Got Away*, *Come Rain or Come Shine*. « Woody Guthrie était le maître de mon univers, mais je n'ai jamais pu échapper à l'intense impression de solitude qui se dégageait des chansons d'Harold Arlen [à qui l'on doit *The Man That Got Away*, *Somewhere Over the Rainbow*]. Jamais je n'aurais osé chanter ses chansons. Ce n'était pas dans mon script, ni dans mon avenir. »

Et pourtant, une douzaine d'années plus tard, il enregistrait *Come Rain or Come Shine*, entre autres merveilles d'écriture chansonniers jazzy. Au musicologue Bill Flanagan, en mars, Dylan parlait de *Triplicate*, le dernier volet (en trois disques) de son immersion chez les crooners. « Pour moi, ces chansons comptent parmi les plus arrache-cœur jamais enregistrées, et je voulais leur rendre justice. » Il ajoute : « Ces chansons concernent l'homme de la rue, l'homme ordinaire. Peut-être que cet homme-là est un fan de Bob Dylan, peut-être pas. » Plus loin : « Quand j'étais dans la vingtaine, je sentais déjà que ces chansons n'étaient pas nostalgiques, qu'elles parlaient au présent de la condition humaine, mais



FRAZER HARRISON AGENCE FRANCE-PRESSE

Bob Dylan n'est jamais là où on l'attend et continue de résister aux exégètes les plus tenaces.

« Quand j'étais dans la vingtaine, je sentais déjà que ces chansons n'étaient pas nostalgiques, qu'elles parlaient au présent de la condition humaine, mais elles étaient hors de ma portée. Je n'avais pas assez vécu. Aujourd'hui, quand je les chante, je ne les interprète pas. Ces chansons parlent de ma vie d'homme. »

Bob Dylan au musicologue Bill Flanagan à propos de *Triplicate*

elles étaient hors de ma portée. Je n'avais pas assez vécu. Aujourd'hui, quand je les chante, je ne les interprète pas. Ces chansons parlent de ma vie d'homme. Mes propres chansons ne parlent pas mieux de moi, peut-être moins bien. Quand je chante *As Time Goes By*, je ne suis pas un acteur qui joue un rôle. »

On le croit. Bob Dylan n'a peut-être jamais été aussi transparent, émotionnellement, que

dans *Melancholy Mood* ou *All or Nothing at All*. Si seulement le Nobel avait pu aller, posthume, à Herman Hupfeld, l'auteur-compositeur de *As Time Goes By*.

Le Devoir

BOB DYLAN AND HIS BAND

Au Centre Bell le 30 juin, dans le cadre du FIJM.

La vérité, c'est que Le Devoir vous dit merci.



Quand on arrive au *Devoir*, de voir tous vos mots de soutien sur le mur... Super encourageant !

GUILLAUME  
BOURGALT-CÔTÉ  
JOURNALISTE

jesoutiensLEDEVOIR.com



## CULTURE &gt; MUSIQUE ET CINÉMA

## Nézet-Séguin rajeunit Mendelssohn

Le chef décape les *Symphonies* avec brio pour Deutsche Grammophon

CHRISTOPHE HUSS

Deutsche Grammophon a choisi Yannick Nézet-Séguin pour succéder à Herbert von Karajan et Claudio Abbado. Le Québécois est le troisième chef à se voir confier par l'étiquette jaune une intégrale discographique Mendelssohn. Et il y surpasse ses prédécesseurs haut la main!

Les cinq *Symphonies* de Mendelssohn par Yannick Nézet-Séguin publiées en disque par Deutsche Grammophon ont été enregistrées lors de concerts donnés en février 2016 à la Philharmonie de Paris. Ils documentent l'une des associations ferventes du chef québécois qui, outre ses mandats à Montréal, Rotterdam, Philadelphie et, désormais, New York, cultive des relations privilégiées avec l'Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, les Orchestres philharmoniques de Vienne et de Berlin, et l'Orchestre de chambre d'Europe (OCE), que l'on entend ici. Issu de l'Orchestre des jeunes de la Communauté européenne, et fortement soutenu par Claudio Abbado dès sa création en 1981, l'OCE a notamment travaillé de manière soutenue avec Nikolaus Harnoncourt. Il a enregistré les *Symphonies* de Schubert avec Abbado, celles de Brahms avec Paavo Berglund. Mendelssohn est, après Schumann, une seconde rencontre symphonique avec Yannick Nézet-Séguin, avec lequel l'OCE collabore dans les opéras de Mozart.

## Mendelssohn écrémé

Pour le discophile comme pour le commentateur, trois «champs esthétiques» orchestraux couvrent désormais les musiques symphoniques de Mozart (1756-1791) à Brahms (1833-1897), en passant donc par Haydn, Beethoven, Schubert, Mendelssohn et Schumann: les orchestres symphoniques traditionnels, les orchestres sur instruments anciens et les orchestres de chambre.

Alors, que compare-t-on? Est-il vraiment utile de mesurer les nouveaux venus à Karajan et au Philharmonique de Berlin? Ce serait inutile de toute façon, puisque ces derniers ont à peu près tout faux en matière de Mendelssohn, dont ils ne comprennent ni l'al-



HANS VAN DER WOERD

La vision de Yannick Nézet-Séguin est a priori très séduisante, mais ce n'est ni une révolution ni la seule possible.

lant ni la transparence.

L'affiche «Yannick-OCE» est porteuse en elle-même de ce que l'on va entendre: on sait qu'il va y avoir des accents, de la clarté, de l'énergie et des phrases qui fusent. On sait aussi que l'entente entre l'OCE et le chef québécois est parfaite: il y a donc émulation mutuelle et une joie de faire de la musique qui convient idéalement à Mendelssohn.

La vision de Yannick Nézet-Séguin représente le regard moderne qu'on attend, un peu comme ces mets cuisinés avec 30% de matière grasse ou de su-

cre en moins. C'est très intéressant, voire passionnant. Le simple «air du temps» n'est pas le seul atout de la nouvelle intégrale. Il y a aussi de vrais choix, dont le plus important est celui des partitions de l'édition critique de Christopher Hogwood (Bärenreiter) pour les *Symphonies n° 3 à 5*. L'apport original majeur est une grande cadence aux flûtes qui prépare le choral «*Ein Feste Burg*» du *Finale* de la *5<sup>e</sup> Symphonie*, passage inouï que l'on découvre.

Par rapport à d'autres versions récentes de même obédience (Gardiner-LSO, intégrale en

Le Dovoir

cours) les phrasés de Nézet-Séguin et les textures de l'OCE sont plus intéressants.

## Autres visions

Sur le plan du choix discographique, il faut souligner que les vraies intégrales sont rares, puisque la *Symphonie n° 2*, grande réussite du cycle de Yannick Nézet-Séguin, avec la participation soliste de Karina Gauvin, est une symphonie chorale, rarement enregistrée.

Des quatre intégrales qui se démarquent désormais — Sawallisch-Philips, Masur II (Teldec), Flor-RCA et Nézet-Séguin —, la nouvelle venue est la seule avec un effectif orchestral réduit. Mais ce n'est pas parce que les trois autres chefs dirigent des formations symphoniques plus cossues qu'ils sont lourdingues pour autant.

La vision de Yannick Nézet-Séguin est a priori très séduisante, mais ce n'est ni une révolution ni la seule possible. Alors que le chef québécois fait chanter les phrases dans la *2<sup>e</sup> Symphonie*, il s'intéresse de manière à mon avis trop univoque à la scansion et l'accentuation dans les symphonies plus connues.

C'est un Mendelssohn qui enthousiasmera beaucoup d'auditeurs, car il est racé et juvénile, mais ce n'est pas tout à fait «mon» Mendelssohn, compositeur dans lequel je vois avant tout un chanteur, suprêmement incarné dans le motet *Richte mich Gott* (psaume 43) [[www.youtube.com/watch?v=pb7NfjPMCqI](http://www.youtube.com/watch?v=pb7NfjPMCqI)]. «Mon» Mendelssohn est le lien entre Bach et Brahms (le pendant brahmien de *Richte mich Gott est Wo ist ein so herrlich Volk* [[www.youtube.com/watch?v=hfqCa2rVWnE](http://www.youtube.com/watch?v=hfqCa2rVWnE)]).

De ces exemples de musique chorale, on déduit une pulsation et un cantabile organique qui forment un liant. Cette respiration des phrases est cultivée dans la tradition est-allemande des intégrales Masur-Leipzig (Teldec) et Flor-Bamberg (RCA), qui restent mes deux préférées dans cet ordre, la première trônant sur la discographie. Yannick Nézet-Séguin vient proposer un autre regard, «moderne». Actuel et durable ou mode d'un instant?

Le Dovoir

## La belle et le boucher

*The Bad Batch* confirme les dons d'Ana Lily Amirpour pour créer des visions fascinantes

## THE BAD BATCH (V.O.)

★★★

Science-fiction d'Ana Lily Amirpour. Avec Suki Waterhouse, Jason Momoa, Giovanni Ribisi, Jim Carrey, Keanu Reeves, Diego Luna. États-Unis, 2017, 115 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Chaque année, des centaines et des centaines de premiers films se disputent l'attention des festivals. Du lot, une poignée seulement suscite un engouement, voire réussit à attirer l'attention. On perçoit alors une sensibilité inédite, une originalité, et on espère dès lors qu'un cinéaste est né. Il arrive, la plupart du temps, que cette promesse ne soit pas tenue, mais lorsqu'elle l'est, on attend avec impatience chaque nouveau film de l'auteur en question. Avec *The Bad Batch*, l'Américaine Ana Lily Amirpour en est à ce moment charnière du second film après le succès d'estime de son splendide *A Girl Walks Home Alone at Night*.

Alors, promesse tenue? De façon générale, oui, mais avec des bémols. Pour mémoire, *A Girl Walks Home Alone at Night* contait, en noir et blanc, et en persan, les pérégrinations nocturnes d'une jeune vampire voilée dans un *no man's land* urbain anonyme et confiné. Beau, insolite, ce premier long métrage eut l'heur d'envoûter.

Sans grande surprise, Ana Lily Amirpour va cette fois aux antipodes formels. Ainsi *The Bad Batch*, ou les péripéties futuristes d'une jeune femme lâchée dans une zone désertique où prévaut la loi du plus fort, affiche-t-il des couleurs franches sous un soleil de plomb.

On se trouve en l'occurrence à la frontière du Texas, où toutes les personnes jugées «indésirables», telle l'héroïne, sont expulsées de l'autre côté d'un mur au-delà duquel s'est constituée une microsociété.

## Bonbon pour geeks

Avec son décor postapocalyptique kitsch, son cannibalisme (eh oui!) et ses personnages secondaires diversement fêlés, *The Bad Batch* s'impose de prime abord comme un pastiche de quantité de séries B cultes telles *Apocalypse 2024 (A Boy and His Dog)*, *Les nouveaux barbares (The New Barbarians)*, *Le drive-in de l'enfer (Dead-End Drive-In)*, *Cherry 2000* et, bien sûr, *Mad Max*. Le jouissif *Turbo Kid*, du trio québécois Roadkill Superstars, s'inscrivait déjà dans cette mouvance.

C'est du bonbon pour geeks. Prise comme un exercice de style, la proposition est extrêmement soignée, la cinéaste réaffirmant un sens aigu de la composition.

Viennent ensuite les velléités allégoriques, avec cette prémisses et ce mur tout à fait dans l'air du temps de l'ère Trump.

Or, force est de l'admettre, ce volet qui s'annonçait pourtant le plus intéressant se révèle, au mieux, superficiel. Malgré sa durée de près de deux heures, le film n'a en effet pas grand-chose de significatif à dire sur le sujet.

Ténu, l'intrigue tient à une succession de séquences visuellement très fortes, mais d'une valeur dramatique variable.

## Distribution hétéroclite

La distribution est hétéroclite, c'est le moins que l'on puisse dire. Ainsi, Keanu Reeves, habituellement héros de gros films d'action, se la joue-t-il gourou patenté, pendant que Jim Carrey, méconnaissable sous sa barbe hirsute, arpenté des monceaux de débris en marmonnant. Sans oublier Jason Momoa (*Game of Thrones*), ici peintre et boucher, pour qui la protagoniste se prend d'affection.

Cette dernière est incarnée par la mannequin et actrice Suki Waterhouse, qui réussit à imposer la force tranquille d'un personnage très peu loquace.

Tous se glissent avec aisance dans cet univers insolite mais familier, la réalisatrice ayant à l'évidence su harmoniser le niveau de jeu.

À terme, ce deuxième film confirme les dons d'Ana Lily Amirpour pour créer des visions fascinantes, mais peut-être gagnerait-elle à solliciter la collaboration de scénaristes dans le futur. Un futur, on le croit toujours, plein de promesses.

Le Dovoir

**cinéma**  
**thèque**  
**qc**

**Expo 67 Mission Impossible**  
Ven. sam. dim. 17 h de GUYLAINE MAROIST, MICHEL BARBEAU, ERIC RUEL

**Funeral Parade of Roses**  
de MATSUMOTO TOSHIO  
Ven.-dim. mar. jeu. 20 h 30 lun. 21 h 15 (version restaurée 4K, VOSTA)

**Les Nuits blanches du facteur**  
d'ANDREÏ KONCHALOVSKY  
Ven.-dim. mar. jeu. 18 h 30 lun. 17 h mer. 20 h 30 (VOSTF)

335, boul. de Maisonneuve Est @ berri-uqam  
514-842-9768  
cinemathequeqc  
cinematheque.quebecoise  
cinematheque.qc.ca

## PALOMAS

SUITE DE LA PAGE E 1

littérature plus nichée, plus expérimentale.»

## Un Catalan, sa Catalogne

Best-seller ou pas, *Une mère* d'Alejandro Palomas a ceci de particulier qu'il s'agit à l'origine d'un roman écrit en espagnol par un auteur catalan. «La question de la langue est assez complexe, mais elle est au cœur des discussions politiques et non dans les choix littéraires. Il y a donc plusieurs écrivains catalans qui écrivent en espagnol et plusieurs Catalans qui lisent des romans en espagnol sans se soucier des questions politiques», explique Anna Maria Iglesias.

Si l'éditeur n'a pas menti sur le succès d'*Une mère* en Espagne, que pense Anna Maria Iglesias de la comparaison qu'il fait avec le cinéma d'Almodóvar? «Il est vrai que le personnage de la mère peut faire penser à un personnage d'Almodóvar, mais ce roman n'est pas matière à controverse comme ses films, il n'est pas du tout à caractère sexuel. On y dépeint la vie normale des hétérosexuels. Je ne pense donc pas que le roman de Palomas s'inscrit dans la veine des films d'Almodóvar.»

Pourtant, deux des enfants d'Amalia sont homosexuels et l'oncle Eduardo fait croire qu'il s'est épris d'une beauté portugaise, qui est en réalité un travesti. Cet épisode amènera d'ailleurs la mère à se lancer

dans un plaidoyer confus sur la diversité sexuelle sous le regard ahuri de tous.

«C'est vrai qu'il y a des personnages gays, mais c'est tout simplement parce que l'auteur est gai. Le roman n'illustre pas le mode de vie des homosexuels. Fernando a beau être gai, on ne sent pas vraiment qu'il l'est. Il pourrait tout aussi bien être hétérosexuel.»

Alors qu'Anna Maria Iglesias semble presque douter de l'orientation sexuelle de Fernando, en revanche, le personnage d'Amalia paraît trouver grâce à ses yeux: «C'est un portrait plutôt crédible d'une femme ayant grandi sous le régime de Franco, qui a reçu une assez bonne éducation et qui a fait tout ce qu'elle a pu pour élever ses enfants et continuer à veiller sur eux après leur départ de la maison. Cela dit, le roman colle plus ou moins à la réalité espagnole globale, il s'agit plutôt d'une peinture de la classe moyenne, je dirais même de la classe moyenne inférieure.»

Le Dovoir

**UNE MÈRE**  
Alejandro Palomas  
Traduit de l'espagnol  
par Vanessa Capieu  
Cherche midi  
Paris, 2017, 311 pages



**CINÉMA**  
**SOUS LES ÉTOILES**  
DE FUNAMBULES MÉDIAS

8<sup>e</sup> édition  
**27 JUIN > 9 SEPTEMBRE**  
LE DOCUMENTAIRE SOCIAL DANS L'ESPACE PUBLIC

## CINÉMA

CINE  
OUTREMONT  
Montréal  
theatrouremont.ca  
514 495-9944, #1

LES FLEURS BLEUES  
de Andrzej Wajda (PL) VOSTF  
AVEC BOGUSLAW LINDA, ALEKSANDRA  
JUSTA ET BRONISLAWA ZAMACHOWSKA.  
Le lundi 26 juin | 16h et 19h 30 | 9,00\$



Le cinéaste John Walker en entretien avec Jacques Godbout

## Parcelles de Québec

L'exode silencieux de milliers d'Anglo-Québécois raconté par l'un d'entre eux

QUÉBEC MY COUNTRY  
MON PAYS

Documentaire de John Walker  
Canada, 2016, 89 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Est-il possible de faire la révolution lorsque tout le monde possède une piscine? Avec son suave cynisme habituel, le cinéaste Denis Arcand répond par la négative au documentaire John Walker, lui qui s'intéresse au mouvement indépendantiste et à son impact sur l'exode des Anglo-Québécois entre les coups d'éclat du FLQ dans les années 1960 jusqu'aux remous du référendum de 1995.

Walker fait partie de ceux qui furent placés devant un cruel dilemme à la suite de la transformation rapide des Canadiens français en Québécois et de la poussée de fièvre d'une population lasse de jouer les porteurs d'eau: partir ou rester? Sa famille, heureux mélange d'Irlandais et d'Écossais, était au Québec depuis 250 ans, une raison parmi tant d'autres de se sentir chez soi, même si sa langue l'associait au conquérant britannique, aux «maudits Anglais». Pas de place pour les nuances dans les débats enflammés d'une société en ébullition qui allait faire table rase du pouvoir religieux et quelques pieds de nez à l'establishment réfugié dans le Mille carré doré.

Dans *Québec My Country mon pays*, Walker adopte une perspective intimiste. Né en 1952 à Mont-Royal, il grandit dans un espace protégé où il n'entend pas la colère qui gronde, jusqu'au moment où sautent les premières bombes, où fusent les premières insultes de ses camarades joueurs de hockey des équipes francophones de Montréal sur les patinoires extérieures. S'installe alors un sentiment d'aliénation que d'autres connaissent déjà: être minoritaire au sein d'une majorité elle-même minoritaire dans son pays. Dans ce contexte para-

doxal, voire schizophrénique, un dialogue est-il possible?

Pour les 600 000 Anglo-Québécois qui ont pris la route vers Toronto (ce que Walker fera brièvement au début des années 1970) ou ailleurs au Canada, la perspective d'un Québec indépendant semble dangereuse. Le cinéaste illustre ces remous, et cette ferveur, par quelques discours enflammés de René Lévesque, s'appuyant sur le témoignage de l'ex-policier Robert Côté, lui dont la tâche était de désamorcer des bombes à Westmount, indicateur bruyant d'une fièvre révolutionnaire.

John Walker prend soin d'insister sur les raisons de cette colère, qu'il partage en partie (ne serait-ce qu'en votant pour le Parti québécois en 1976), affichant vite une désillusion devant un projet social-démocrate qu'il juge perverti par les lois linguistiques. Quand il entend «*Le Québec aux Québécois!*» il se sent exclu, et son père bien davantage, parti avec l'amertume comme bagage, provoquant quelques fissures au sein de sa famille.

Entre les propos de Jacques Godbout, de Louise Pelletier (scénariste et fille de Gérard Pelletier) et de Paul Warren, ceux de collègues, de parents et d'amis anglophones qui ont fait le choix de rester (mais qui songent à partir ou ne blâment pas ceux qui bouclent leurs valises), John Walker établit une histoire parcellaire, partielle, mais étonnante, du Québec.

Celle-ci s'étale avec transparence, sans désir de consensus et avec quelques omissions (l'important financement public de l'Université McGill et du CSUM semble faire fi des clivages linguistiques), collection de témoignages émouvants sur une relation ambiguë, à l'image d'une société écartelée entre ses multiples identités. Dont celle de ses compatriotes anglophones.

Collaborateur  
Le Devoir

## À belles dents

Beatriz at Dinner ne fait qu'une bouchée de l'Amérique blanche et privilégiée

BEATRIZ AT DINNER

Satire de Miguel Arteta. Avec Salma Hayek, Connie Britton, John Lithgow, Chloë Sevigny. États-Unis, 2017, 79 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y a quelque chose de jubilatoire dans le spectacle d'une actrice trop souvent sous-estimée, ou trop peu utilisée, qui trouve enfin un rôle à sa mesure. C'est cette euphorie-là que l'on ressent en voyant Salma Hayek mener le bal cinématographique dans le film *Beatriz at Dinner*, une satire grinçante qui multiplie les niveaux de lecture.

L'intrigue est toute simple. On y suit une massothérapeute d'origine mexicaine, Beatriz, qui, après un bris de moteur de sa voiture, est invitée par une riche cliente à rester souper. La magnifique villa construite face à la mer dans une communauté fermée constitue le décor principal du film, qui rappelle d'office que l'océan a beau être à tout le monde, la jouissance de sa vue n'appartient qu'à quelques-uns.

Beatriz vit un douloureux éveil au cours de cette soirée, témoin privilégié — et effaré — qu'elle est des turpitudes d'une Amérique blanche, privilégiée et raciste sous couvert d'ouverture. On pense fugitivement à Buñuel, plus pour *L'ange exterminateur* que pour *Le charme discret de la bourgeoisie*. Comme les personnages du premier film, Beatriz est «prisonnière» de ce repas, de ce lieu, prétexte à une allégorie sociopolitique.

Choc et tension

Le choc des cultures entre Beatriz, sorte de Candide tenant des 99%, et Doug, un convive milliardaire représentant quant à lui le proverbial 1%, engendre autant de rires que de malaises, souvent simultanés. Chassée de son village, enfant, par un développement immobilier illégal, Beatriz défend des valeurs humanistes et spirituelles. Doug, à l'inverse, se gausse de sa capacité à faire fi des lois.

L'opposition des deux discours, avec en toile de fond une bande de grands bourgeois d'une superficialité mortifère, est implacable. Cela, grâce au scénario de Mike White, d'une redoutable efficacité dans la simplicité de sa construction.

On sent la tension sourdre à mesure qu'il devient évident que la présence de Beatriz perturbe l'ordre établi — la musique de Mark Mothers-



EXTRACT FILMS

Salma Hayek domine la distribution de *Beatriz at Dinner*.

baugh, faussement légère, à l'instar de la sollicitude factice de la maîtresse de céans, fait à cet égard merveille.

Hayek au centre

À un autre niveau, le film est aussi, intrinsèquement, une critique d'une industrie qui écarte du haut de l'affiche les minorités et les actrices de plus de 40 ans. Salma Hayek, inoubliable dans le drame biographique *Frida*, incarne ces

deux préjudices. Entre des rôles secondaires et des caricatures «ethniques» ou «sexy», la douée comédienne de 50 ans n'a guère eu de bons rôles à se mettre sous la dent ces dix dernières années, hormis dans la coproduction chorale *Le conte des contes*.

*Beatriz at Dinner* frappe entre autres l'imaginaire parce que le film place sciemment l'actrice mexicaine au centre d'une distribution caucasienne

qui est là, pour une fois, en soutien.

Tout le monde est fabuleux, dont Chloë Sevigny qui hérite de répliques particulièrement savoureuses, mais c'est Salma Hayek qui domine, avec une force tranquille et un naturel tel qu'on ne remet jamais en question l'absolue sincérité de Beatriz.

Liberté et audace

Antithèse de la mégaproduction blanche (ou blanchie) type qui obnubile Hollywood, à une poignée d'exceptions près, *Beatriz at Dinner* rappelle en outre l'importance du cinéma indépendant, plus libre, plus audacieux.

Réalisateur d'*Ados en révolte*, Miguel Arteta s'accommode très bien d'un budget modeste, obnubile desdites liberté et audace. Fort d'une excellente histoire, il ne tente ni esbroufe technique ni distraction formelle, optant plutôt pour une concision en phase avec celle du scénario.

Les lents travellings avant «hannekiens» se multiplient, de même que les plans-séquences en caméra à l'épaule qui mettent l'accent sur le déséquilibre qu'engendre la rencontre improbable entre Beatriz et ses voisins de table.

Une tentative de donner un moment de catharsis au personnage, et surtout au spectateur, vers la fin, échoue. Heureusement, le film se reprend lors du dénouement en se terminant, comme il a commencé, sur une note poétique. Voilà, en somme, un souper à ne pas manquer.

Le Devoir

### DU RÉALISATEUR DE BARBECUE ET RETOUR CHEZ MA MÈRE

★★★★  
« Une comédie romantique...  
charmante et  
impeccablement jouée. »  
Le Journal de Dimanche

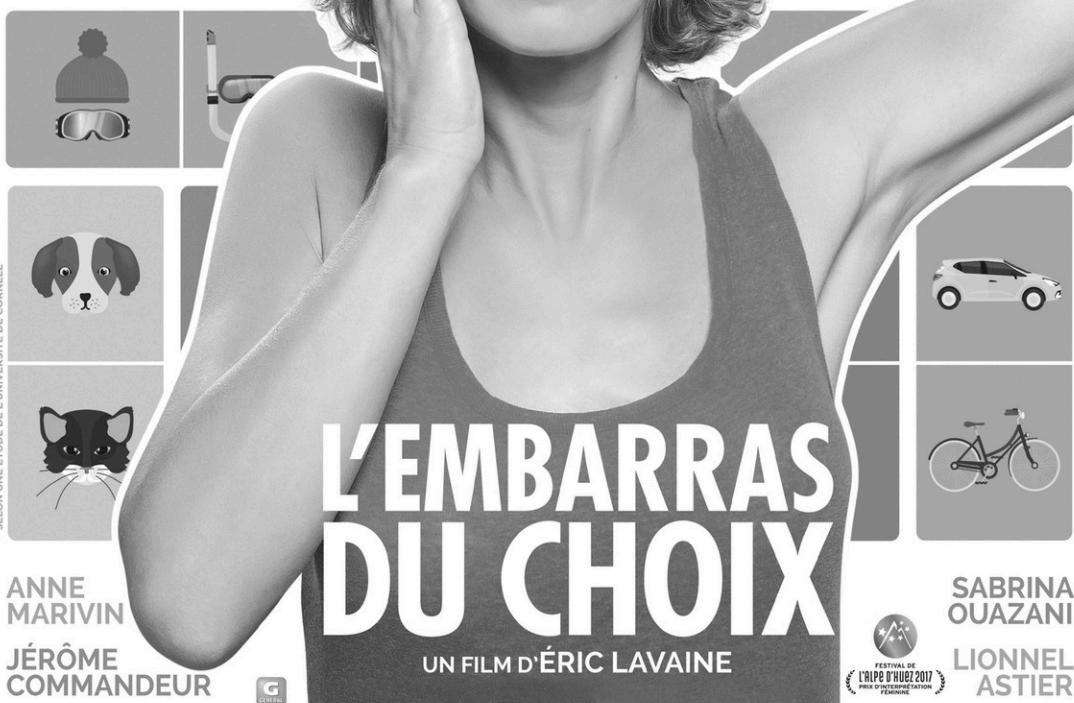
★★★★  
« Du rythme,  
du rire,  
des personnages  
attachants... »  
Les Fiches de Cinéma

★★★★  
« Tout, dans ce film,  
relève de  
l'excellent choix. »  
Le Parisien

ARNAUD DUCRET ALEXANDRA LAMY JAMIE BAMBER



Nous  
prenons tous  
35 000 décisions  
par jour.\*  
(Sauf elle)



L'EMBARRAS DU CHOIX  
UN FILM D'ÉRIC LAVAINE  
PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!  
ANNEXE DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINÉMA Beauharnois MEGA-PLEX QUÉBEC CINÉMA PINE CINÉMA N. MARION DU GINÉMA LE TAPIS ROUGE  
LE CLAP LEVÉS GATINEAU SHERBROOKE  
www.azfilms.ca

## Deux gars, une fille

Alexandra Lamy incarne une indécise maladive avec deux fiancés sur les bras

L'EMBARRAS DU CHOIX

Comédie sentimentale d'Éric Lavaine. Avec Alexandra Lamy, Arnaud Ducret, Jamie Bamber, Anne Marivin, Sabrina Ouazani, Lionel Astier, Jérôme Commandeur et Arnaud Henriot. France, 2017, 95 minutes.

MANON DUMAIS

Depuis le décès de sa mère lorsqu'elle était adolescente, Juliette (Alexandra Lamy), 40 ans, compte sur son père restaurateur (Lionel Astier), Joëlle (Anne Marivin), sa copine coiffeuse, et Sonia (Sabrina Ouazani), sa copine styliste, pour prendre la moindre décision. Récemment larguée par son petit ami (Arnaud Henriot), l'indécise chronique se retrouve avec deux fiancés qu'elle doit épouser le même jour après une suite de quiproquos arrangés avec le gars des vues: un chef cuisinier français (Arnaud Ducret) et un banquier écossais (Jamie Bamber).

Réalisateur de comédies aussi inoffensives qu'insignifiantes (*Poltergay*, *Bienvenue à bord*, *Barbecue*), Éric Lavaine reprend Alexandra



Alexandra Lamy renoue avec le réalisateur Éric Lavaine.

Lamy, qu'il avait dirigée dans le banal *Retour chez ma mère*, et la place au cœur d'une intrigue sentimentale poussive et artificielle. Empruntant à la comédie de filles à l'américaine et à la comédie sentimentale britannique, Lavaine, secondé par ses scénaristes Laurent Turner et Laure Hennequart, à qui l'on doit l'improbable thriller *La marque des anges* de Sylvain White, livre un fade produit hybride qui

rate sa cible sur toute la ligne.

Lorsqu'elle ne court pas d'un Roméo à l'autre, tous deux apparaissant de plus en plus ternes d'une scène à l'autre, Juliette demande vainement conseil à ses copines, deux clichés en talons hauts, la première coincée avec son boulet de mari (Jérôme Commandeur), la seconde qui s'envoie en l'air avec tout ce qui bouge — avec une braguette ou pas. Écrit maladroitement, le récit télégraphique le moindre de ses revirements.

Ponctué de lourds «*running gags*», *L'embarras du choix* trace un portrait embarrassant d'une quadragénaire où l'on effleure laborieusement les thèmes de la fatalité, du couple, du complexe d'Œdipe, de la transmission, de la filiation et du passage à la vie adulte. Qui embrasse trop mal étroitement, comme on dit... Et le pire dans tout ça, c'est que l'héroïne est si peu attachante que l'issue du récit nous indiffère au plus haut point. Au moins, on nous balance quelques jolies cartes postales d'Auvergne et d'Écosse.

Le Devoir

## CULTURE &gt; THÉÂTRE

## La Roulotte fait entrer le rap au théâtre

Bras de fer aborde l'expérience migrante avec une langue rythmée et punchée

MARIE LABRECQUE

Pour Mathieu Héroux, participer au Théâtre La Roulotte relève pratiquement d'une tradition familiale. «J'ai un oncle qui a fait les débuts de La Roulotte, et ma mère a conçu quelques costumes lors des toutes premières éditions. C'est comme une passion de pouvoir», résume le lauréat du deuxième concours d'écriture destiné à la fameuse compagnie ambulante. Poussé par son metteur en scène, Jean-Simon Traversy, il finit par identifier l'oncle en question, un auteur-compositeur-interprète qui «ne joue pas très bien»: un certain... Robert Charlebois.

La chanson joue aussi un rôle dans l'itinéraire du jeune dramaturge, venu au théâtre par un chemin détourné. Il a commencé par écrire du hip-hop au secondaire, en constatant le succès que récoltait un camarade auprès des filles avec son rap... «J'ai fait quelques petits enregistrements. Puis mon écriture a évolué en nouvelles, en poèmes. Et un jour, à Tout le monde en parle, Christian Bégin a fait une grosse sortie contre la célébrité instantanée et les shows comme Loft Story qui m'a donné envie d'écrire une pièce là-dessus: Ça dure le temps d'une pipe...» Mais le rap colore toujours l'écriture du diplômé de l'École nationale de théâtre (ENT) de 2012, par son «rythme très soutenu, ses répliques punchées».

Mathieu Héroux désirait se servir de la tribune unique de La Roulotte pour traiter de «vrais enjeux». «C'est un médium qui n'existe pas ailleurs. Plusieurs des spectateurs assis-

« C'est un jeu qui doit être jusqu'au bout des doigts [...]. Il faut toujours donner, donner. »

Jean-Simon Traversy

tant à La Roulotte ne vont pas au théâtre habituellement, et on se déplace dans leur quartier. Je trouvais important de parler de choses un peu plus dures, concrètes, que ce qui avait été fait avant. » Notamment de l'expérience des réfugiés. De montrer aux jeunes migrants qu'il est question d'eux «pas juste dans les nouvelles, mais aussi dans l'art» peut être réconfortant, croit l'auteur.

Bras de fer raconte les efforts d'intégration d'un robot de 11 ans qui désire rejoindre l'équipe de ballon-chasseur de son école. Mais il est en butte à l'intimidation de la gang des Wannabeibers (!), et sa pénible traversée en bateau a laissé des séquelles: de la rouille...

Ce personnage robotique permet de ne pas cibler un pays en particulier, ainsi que d'échapper au réalisme pour accéder au conte. Le texte transmet des valeurs de courage, d'acceptation de la différence et de considération à accorder à autrui. «Ce qui est beau aussi, c'est un peu une pièce sur le droit de s'exprimer, de raconter d'où on vient», ajoute Jean-Simon Traversy.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La pièce de Mathieu Héroux et Jean-Simon Traversy raconte les efforts d'intégration d'un robot de 11 ans qui désire rejoindre l'équipe de ballon-chasseur de son école.

Mathieu a écrit des scènes de classe très rythmées, et puis on bascule dans une narration directe, un ton plus poétique. » Dans ses souvenirs, le héros transcende la cruauté de sa traversée par une vision plus fabulée. Le conte de Mathieu Héroux juxtapose deux niveaux de compréhension, les adultes pouvant saisir la réalité sous la métaphore. «C'est davantage une pièce familiale qu'une pièce pour enfants.»

Les créateurs ont pu tester les passages plus durs grâce à une lecture devant une classe

de sixième année à l'école Les-Enfants-du-Monde, qui inclut plusieurs nouveaux arrivants. Tout en conservant l'essentiel, l'auteur a retranché «deux, trois» mots trop explicites. La Roulotte craignait que ses jeunes interprètes et les moniteurs de camps de jour ne soient pas outillés pour répondre aux questions que pourraient susciter certaines références. Cette étape a aussi permis de déterminer les scènes narratives où la pièce risquait de perdre son jeune public. «Il

faut faire attention, parce qu'on n'est pas habitués d'entendre cette poésie», précise Jean-Simon Traversy. «C'est pourquoi, visuellement, j'avais envie qu'on crée des images fortes.»

## Le ton Roulotte

Très déçu de ne pas avoir été choisi pour y jouer à sa sortie du Conservatoire, en 2007, le metteur en scène collabore pour la première fois avec La Roulotte. Le nouveau codirecteur artistique de la compagnie Jean Duceppe avait très envie de

s'adresser à ce jeune public. «On dit toujours qu'il faut former le public. Et j'ai l'impression qu'on a perdu quelques générations, les X et les Y, parce qu'on leur a présenté un théâtre qui n'allait pas nécessairement les chercher. Après, c'est dur de les rattraper.»

Il découvre les gageures que comporte ce «très beau terrain de jeu». «Capoter l'attention est vraiment le plus gros défi. L'inventivité est très importante. On joue devant des foules de 600, 1000 personnes, parfois. Le ton Roulotte, c'est juste une ouverture au public, un désir que l'histoire se rende au dernier spectateur à 100 mètres de la scène. C'est un jeu qui doit être jusqu'au bout des doigts, comme dit [le metteur en scène] Hugo Bélanger. Il faut toujours donner, donner.» Il vante l'engagement des jeunes interprètes, des finissants du Conservatoire et de l'ENT (Antoine Charbonneau-Demers, Gabriel Favreau, Myriam Gaboury, Joanie Guérin et Maxime Isabelle).

Traversy voit d'un bon œil le virage de La Roulotte, qui offre des créations après des années de contes traditionnels. «Ce que je trouve merveilleux, c'est que ça permet à une nouvelle génération d'auteurs d'écrire dans des conditions idéales. Les contes sont une valeur sûre. Mais là, on crée les classiques de demain.»

Collaboratrice  
Le Devoir

## BRAS DE FER

Texte de Mathieu Héroux. Mise en scène de Jean-Simon Traversy. Du 28 juin au 23 août, dans les parcs montréalais.

**ILLUSIONS**  
L'ART DE LA MAGIE

**MUSEE McCORD**

**APPARITION  
DISPARITION  
DÉCAPITATION  
LÉVITATION  
ÉVASION  
MENTALISME**

HOUDINI ET LES GRANDS  
MAGICIENS DE L'ÂGE D'OR  
DE LA MAGIE EN SPECTACLE  
À MONTRÉAL

★

**EXPOSITION D'AFFICHES DE MAGIE  
JUSQU'AU 7 JANVIER 2018**

**JAMAIS PRÉSENTÉE AU CANADA**

TOURISME / MONTREAL   Gallimard   fugues   LA PRESSE+

MONTREAL GAZETTE   LA VITRINE COM NOTRE QUICHET CULTUREL   CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL   Culture et Communications Québec

## CULTURE &gt; DE VISU

57<sup>e</sup> BIENNALE DE VENISE

## Entre naufrage, ruines fraîches et Grand Nord

Des jeunes à la porte de l'oubli et la poésie du Canadien Geoffrey Farmer habitent l'événement artistique

NICOLAS MAVRIKAKIS  
à Venise

À Venise, ces jours-ci, l'art débord de partout. En parallèle, à la Biennale de Venise, dans les deux lieux de la Fondation Pinault — au Palais Grassi et à la Punta della Dogana —, la vedette mondiale de l'art Damien Hirst expose les restes d'un faux naufrage, celui d'un bateau qu'il aurait retrouvé et qui aurait contenu des œuvres de l'Antiquité. Des œuvres souvent monumentales, très kitsch et clinquantes, dignes des superproductions de Cecil B. DeMille, du péplum fantastique *Jason et les Argonautes* (1963) ou des salles de cinéma néoégyptiennes qui pullulèrent dans les années 1920. Et ça sent en effet le naufrage...

Les Giardini, l'un des deux lieux centraux de la Biennale de Venise, qui se tient jusqu'au 26 novembre — géant et vertigineux porte-conteneurs de l'art contemporain qu'est devenu cet événement —, semblent eux aussi prendre un peu l'eau. C'est une année très moyenne. Déjà, le titre — Viva Arte Viva — est plutôt vague et bateau. Cela tourne autour de la notion d'humanisme, sans que cela soit bien clair.

La commissaire, la Française Christine Macel — conservatrice au Musée Pompidou à Paris —, a décidé de donner beaucoup de place à de «jeunes» artistes — 85% en sont à leur première Biennale —, artistes qui, à l'évidence, ne sont pas toujours assez aguerris et qui, pour plusieurs, sombreront vite dans l'oubli. Et les pavillons nationaux ne sont guère mieux, à



YAN ROMANESKY  
Kananginak Pootoogook, *Untitled (Successful Walrus Hunt)*, 2009 et *Whale Hunt*, 2009

quelques exceptions près...

La commissaire semble avoir bien mieux réussi son coup à l'Arsenal, deuxième grand lieu de la Biennale, où les œuvres sont regroupées autour de thèmes plus significatifs, comme le pavillon de la Terre, centré sur l'environnement et les utopies planétaires...

## Fontaine de jouvence?

Dans ce contexte, comment s'en tirent les artistes canadiens? Geoffrey Farmer, qui s'était entre autres fait remarquer lors de la Documenta de Cassel de 2012 avec sa formidable installation-collage *Leaves of Grass* — composée de 16 000 images tirées des numéros de la revue *Life* publiée entre 1935 et 1985 —, occupe le pavillon du Canada, alors que des travaux de restauration sont en cours. Les travaux ont été interrompus et seront achevés l'an prochain.

Ce pavillon a toujours été un cauchemar pour les artistes, et la très grande majorité d'entre

eux ont vu leur création se briser sur l'écueil qu'il représente. Le titre donné par Farmer à son intervention — *Une issue à travers ce miroir* — pourrait faire référence au bâtiment lui-même et aux travaux qui s'y tiennent. Ce pavillon est d'ordinaire une étrange spirale, où se multiplient les panneaux de verre qui, par leurs reflets, interfèrent souvent avec la lecture des œuvres. Grâce à ces travaux, le bâtiment va être enfin restauré et réaménagé (au coût de 3 millions de dollars) afin qu'il puisse obtenir une fonctionnalité accrue.

Farmer n'a pas essayé de masquer l'état des travaux... Il a plutôt élaboré une sorte de ruine fraîche. Le bâtiment de la Biennale semble avoir subi un accident, s'être effondré après un tremblement de terre ou un tsunami, ce qui aurait fait éclater toute la tuyauterie. Le pavillon se trouve donc comme inondé de tous côtés. Farmer en profite pour faire une sorte

de collage, non pas d'images, mais d'éléments formels (des amas de planches de bois, une fontaine jaillissant comme un geyser, un duvet abandonné sur le sol, un extrait de texte du poète Ginsberg...), le tout faisant référence à différents souvenirs troublants de sa vie.

Dans un texte de présentation, Farmer fait un lien avec son grand-père, à son camion plein de planches de bois qui entra en collision avec un train. Mais Farmer y parle aussi de ses «yeux s'emplissant de larmes à l'annonce de la mort de Luca» et du «souvenir de la dernière cigarette qu'il [lui] a offerte et [qu'il] a fumée à côté de la porte qui sera bientôt retirée dans le côté du pavillon». Une installation poétique qui, visuellement, semblera un peu décousue, mais qui est riche en symboles.

## Pootoogook et Shaw

Cette année, plusieurs autres artistes du Canada sont présents à la Biennale de Venise. On notera les dessins de Kananginak Pootoogook (mort en 2010) qui montrent les changements vécus par les habitants du Grand Nord à la suite des interventions des Blancs. Pootoogook nous décrit entre autres la pêche aux baleines ou aux morses...

On signalera aussi et surtout la participation de Jeremy Shaw, qui met en scène les dérives émotionnelles que vivent, en Occident, les individus qui se plongent dans des états de transe religieuse ou spirituelle.



Collaborateur  
Le Devoir

FRANCESCO BARASCIUTTI  
Geoffrey Farmer, *Une issue à travers ce miroir*, 2017

15 JN  
04 SE  
2017

**A**

**NOS CHEFS-D'ŒUVRE, NOS HISTOIRES**

Musée des beaux-arts du Canada

beaux-arts.ca

**R**

**T**

Canada 150

Programmation officielle  
vive 375  
Québec

**Révolution**

« L'EXPOSITION DE L'ÉTÉ ! »  
— ICI Radio-Canada Télé

À voir dès maintenant !

Exposition organisée par le Victoria and Albert Museum, Londres

Expérience sonore par SENNHEISER

Une présentation de BMO 200

En collaboration avec metro @simons Berger AIR CANADA Bell

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

Une exposition organisée par le Victoria and Albert Museum, Londres, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal. Le Musée remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des arts de Montréal et le Conseil des arts du Canada pour leur soutien constant.

## LIVRES

FICTION QUÉBÉCOISE

## Les pérégrinations picaresques de Marie Larocque

*L'autre Jeanne* éloigne la famille pour la rendre plus facile à aimer

DOMINIC TARDIF

« Mais est-ce qu'on peut haïr quelqu'un qu'on aime parce qu'il a fait du mal à d'autres? » se demande Jeanne, l'impétive héroïne de Marie Larocque révélée dans *Jeanne chez les autres* (Tête première, 2013). La question traverse d'une couverture à l'autre, à divers degrés, le troisième livre de l'écrivaine nomade: comment ne pas détester ceux qui nous renvoient sans cesse au visage le miroir de ce que nous pourrions devenir?

La réponse, c'est qu'il est parfois beaucoup plus facile d'aimer sa famille lorsqu'on peut la tenir à distance, et l'imaginer, à travers la littérature. « J'aime ça, écrire sur elle. Ça la fait vivre dans ma tête un petit moment, c'est toujours réconfortant », observe Jeanne dans son journal, au sujet de sa marraine, depuis la France.

Elle s'en allait ce matin-là manger deux œufs bacon au resto. Elle s'accrochera les pieds dans l'irrésistible publicité d'une agence de voyages: aller simple pour Paris à 159\$. Nous sommes en 1988 et la nécessaire virée européenne n'est pas encore forcément dans tous les milieux, surtout pas celui de Jeanne, le rite de passage à l'âge adulte qu'il est aujourd'hui devenu. La jeune femme laisse derrière elle à Montréal une mère inquiète comme seules les mères peuvent l'être. Elle laisse aussi à la poste le manuscrit d'un récit autobiographique inspiré de ses années en centre d'accueil intitulé *Marie chez les autres*, amusant clin d'œil de l'auteure. « *Jeanne Fournier, c'est moi* », semble-t-elle ainsi subtilement nous signaler.

« Un autre livre sur eux autres »

En alternant entre des passages consacrés au journal de voyage de Jeanne, qui boulingue en France, en Suisse, en Espagne ou en Allemagne, et la chronique de la petite vie de sa mère et de ses sœurs à Montréal, Marie Larocque réfléchit essentiellement à l'impossibilité de réellement fuir sa famille.

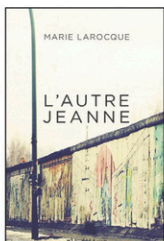
Malgré ses picaresques pérégrinations, occasions constamment renouvelées de nouer des amitiés ou de devenir la victime des plans mal-faisants de ceux qui ne cherchent qu'à l'arnaque, c'est toujours ses sœurs (plus ou moins haïssables), son impayable tante Georgette, son grand-père agresseur ou son petit voyou de père qui pourchassent Jeanne en pensée.

Pourquoi écrit-elle autant pendant son périple? « Je continue parce que ma famille, j'ai beau l'avoir laissée sur l'autre continent, je la sens encore dans ma gorge. J'ai pas terminé de la cracher. Je sais d'ailleurs pas pourquoi je parle autant de mon voyage, c'est un autre livre sur eux autres que j'écris, pas un road trip. »

Le train, fiable mais plate

Toujours empathique, Marie Larocque n'épargne jamais ses personnages, sans pour autant les ridiculiser. Il a bien sûr un efficace effet comique à créer autour de l'ignorance de sa narratrice, dont elle ne se prive pas. Reste que, même lorsqu'elle accompagne Jeanne au Louvre — ce « gigantesque album photo de personnes que tu connais pas » —, l'écrivaine s'applique surtout, en filigrane, à témoigner de la collision bellement houleuse entre l'émerveillement d'une fille des quartiers populaires et une planète dont elle peine encore à mesurer la vastitude.

Sans éviter les clichés du voyage *pack-sack* qui transforme le regard sur l'existence, Marie Larocque rappelle que, sans nous condamner, notre classe sociale définit pour toujours notre rapport au monde, quoi qu'en disent les chantages d'une droite pour qui l'effort permettrait de triompher de tout. Et puis, de toute façon, la richesse n'est souvent qu'une question de perspective. « Si je possédais des millions, je continuerais de faire du pouce. Le train, c'est fiable et confortable, mais c'est plate. »

Collaborateur  
Le Devoir

L'AUTRE JEANNE

★★★★

Marie Larocque

VLB

Montréal, 2017, 248 pages

« Les p'tites choses d'une vie, comme sacrer son camp, changer de job ou de mari, ça se fait facilement. Tu te couches un soir ici, tu te lèves le lendemain là. Ça se fait juste en le faisant. Boum! C'est fait. C'est toujours plus facile que de s'acharner à creuser un trou qui mène nulle part et qui finit par nous enterrer. »

Extrait de *L'autre Jeanne*

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Toujours empathique, l'auteure n'épargne jamais ses personnages, sans pour autant les ridiculiser.

**À POINTE-À-CALLIÈRE  
AMAZONIE**

Le chamane et la pensée de la forêt

Jusqu'au 22 octobre 2017

« J'ai été éblouie par la nouvelle exposition! »  
- Francine Grimaldi, ICI Radio-Canada Première

CREUSEZ DANS LES ORIGINES

Une exposition réalisée par le MEG - Musée d'ethnographie de Genève et adaptée par Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, avec la participation des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

25 POINTE-À-CALLIÈRE Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal pacmusee.qc.ca

MEG M ICI AIR CANADA CARGO INTERCONTINENTAL TOUJOURS MONTREIL

© Photographes: MEG - Musée d'ethnographie de Genève, Johnathan Watts / René Furrer

BANDE DESSINÉE

## Le poids des mots

Philippe Girard s'amuse avec la langue pour déjouer les angoisses existentielles

FABIEN DEGLISE

Il faut se méfier du pouvoir des mots, mais encore plus de la force des expressions qu'ils peuvent forger. Voilà en substance la morale du *Couperet* (Mécanique Générale) — s'il devait y en avoir une —, nouvelle incursion bédéesque de l'auteur polymorphe Philippe Girard qui s'amuse ici avec l'image, le dessin, le cadrage et... la langue.

L'étrangeté se fait délicieusement cuisiner dans ce récit à tiroirs qui s'ouvre sur la réunion de quelques huiles du « cercle Jung » dans une salle privée du restaurant Le couperet pour discuter d'un cas particulier, celui d'un homme que l'on a retrouvé démembré dans la rue, à côté d'un carnet relatant sa vie. Il était amoureux d'une femme, mais avait peur de lui déclarer sa flamme. Il était aussi vieillissant et troublé par l'effet de la fuite du temps sur son corps. Et tout cela a fini par mettre son existence en morceaux, au sens propre.

Sans queue ni tête? Loin de là, puisque, sur une centaine de pages, on retrouve toute une tête, celle de l'auteur de *Rewind* et de *La mauvaise fille*



FRANCIS VACHON LE DEVOIR

Philippe Girard

avec son esprit ludique et raffiné. Il y a aussi un maître-cuisinier dans sa cuisine exécutant des recettes d'une violence particulière en guise d'intercalaire de cette histoire rocambolesque où le sens premier des mots vient déconstruire une réalité. Au sens propre. C'est parce qu'il a voulu jeter un œil sur des alliances dans une bijouterie que tout a commencé, pour ne jamais vraiment finir.

Habile raconteur de destins marqués par l'improbable, Philippe Girard poursuit ici sa quête de sens au cœur d'une humanité habitée par des

doutes et des angoisses que l'absurde arrive parfois à mieux révéler. Et il le fait en laissant son trait le conduire aux confins du surréalisme, tout comme de l'art visuel dans plusieurs planches qui n'hésitent pas à convoquer subtilement des présences: celles de Miró, Calder, Warhol, pour ne citer qu'eux.

Dans *Le couperet*, il y a quelque chose de malicieux avec un découpage et une structure narrative qui se dévoile morceau par morceau — forcément — pour mieux mettre en relief les limitations que l'on s'impose et remettre en question tous ces handicaps que l'on s'invente pour être sûr de ne jamais aller au bout de nous-même. Le projet est un peu taquin, mais laisse surtout le caractère divertissant du dessin atténuer cette autopsie de la psyché humaine et des paradoxes qui donnent de la texture à la condition humaine.

Le Devoir

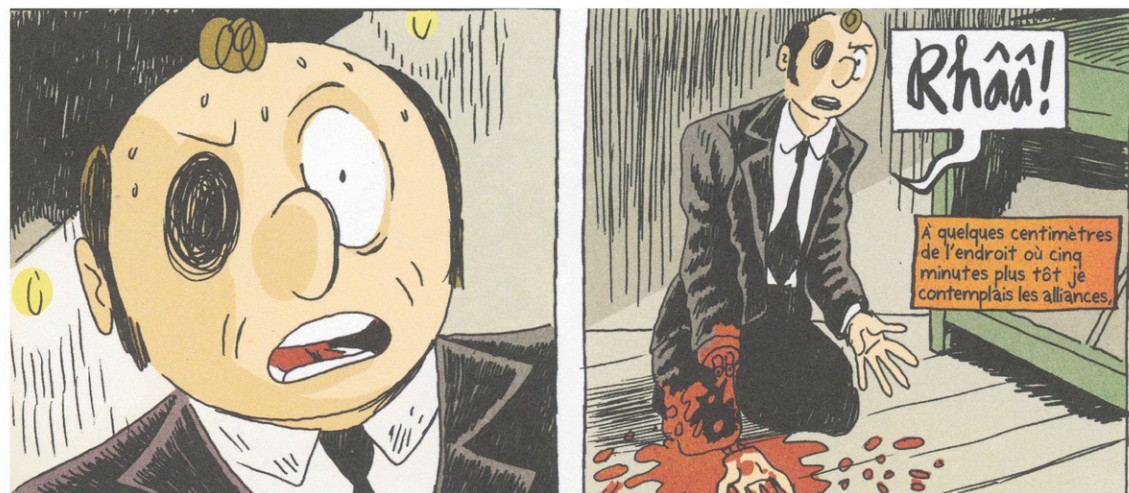
LE COUPERET

★★★★1/2

Philippe Girard

Mécanique générale

Montréal, 2017, 108 pages



MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Planche tirée de *Le couperet* de Philippe Girard

## LIVRES

DANS L'OMBRE DES FILMS

## Des oiseaux peuvent en cacher d'autres

Durant tout l'été, *Le Devoir* vous invite à redécouvrir des œuvres littéraires condamnées à vivre dans l'ombre de leur adaptation à l'écran. Deuxième texte d'une série de douze: *Les oiseaux* de... Daphné du Maurier.



**C'**était bien avant que les enfants apprennent à se choisir un film en quelques clics sur la tablette familiale. A une époque où, à Radio-Canada, le dimanche soir après les nouvelles du sport, on avait droit à un classique du cinéma qui s'introduisait dans les foyers sur le doux air d'harmonica du thème musical de *Macadam cowboy*. Je parierais que c'est là que j'ai vu *Les oiseaux* de Hitchcock pour la première fois. Je suis à la fin du secondaire ou au début du cégep. De toute manière, j'ai l'âge de veiller un peu si ça me chante, seul avec ma conscience presque vierge encore, comme neuve, un vide à remplir, avide d'œuvres.

Il y avait en moi, à l'état d'ébauche, le fou d'oiseaux que je deviendrais un jour. Mais aussi l'étudiant de la nature, partisan de la méthode scientifique. Et le chef-d'œuvre de Hitchcock me posait un problème.

Pourquoi les oiseaux attaquent-ils? Pourquoi cette folie meurtrière qui s'empare subitement de toute la gent à plumes, du plus modeste passereau jusqu'au goéland de l'Ouest en passant par la bonne vieille corneille? Je croyais qu'il devait y avoir une explication. Sinon une cause logique, du moins une justification. Je me souviens de l'anticipation pleine de curiosité avec laquelle j'ai guetté, cette première fois, chaque scène à mesure que la fin approchait... Nous allions comprendre, j'en étais convaincu. Le responsable de ces comportements biologiquement aberrants serait identifié: un mystérieux virus, une épizootie... Ça ne pouvait tout simplement pas finir comme ça, avec la petite famille s'éloignant en voiture au milieu d'une croissante mer d'oiseaux observant une pause avant de s'y remettre. Et ça finissait comme ça.

## Bec-scie suicidaire

Depuis, j'ai visionné l'œuvre de nombreuses reprises. Si la clef nous échappait, raisonnaient-je, c'est que nous avions affaire à un sens crypté. Dans les années 1990, je me suis de nouveau tapé le film, dans un petit chalet du Nord où, ce printemps-là, drôle de hasard, un harle huppé déboula par la cheminée en mon absence et sema la pagaille avant d'aller se cacher pour mourir. J'eus une illumination qui n'avait rien à voir avec ce bec-scie suicidaire: la solution de l'énigme reposait dans l'évident sous-texte oédipien dont le jupon dépasse ici et là dans *Les oiseaux*.

« Les mouettes s'étaient élevées. Elles volaient en cercle par centaines, par milliers, levant leurs ailes contre le vent. C'était les mouettes qui assombrissaient le ciel. Et elles se taisaient. On n'entendait pas un cri. »

Extrait de *Les oiseaux*

6 août  
24 septembre  
9 septembre  
22 octobre  
28-29 octobre

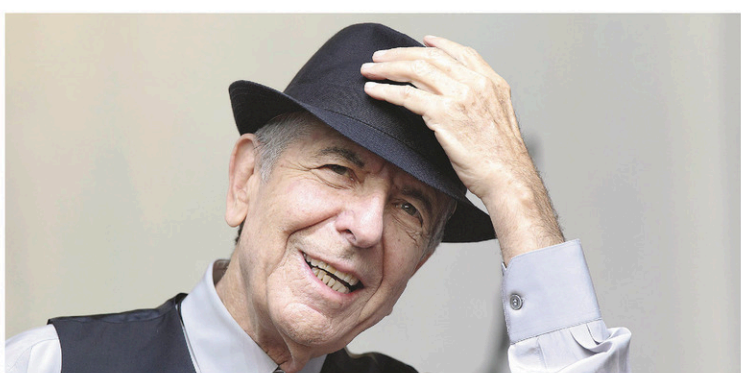
**MONTRÉAL** - tour de l'île vers l'est  
tour de l'île vers l'ouest

**OTTAWA et GATINEAU**  
musées, mosaïciculture

**SHERBROOKE**  
sculpture au musée et poésie en spectacle

**BURLINGTON - MIDDLEBURY**  
les musées, le Vermont Mozart Festival

www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec



NICOLAS MAETERLINCK / BELGA / AFP

Leonard Cohen en concert en Belgique en août 2012

À LA PAGE

## Nous, nos souliers...

MAYA  
OMBASIC

Dans le récent numéro de la revue *L'Inconvénient* consacré au populisme, Geneviève Letarte rend hommage à Leonard Cohen, nous rappelant combien nous avons collectivement pleuré sa disparition. Mais quelle partie de nous a pleuré Leonard au juste? C'est cette communauté en profondeur, l'autre visage du peuple qui a défilé devant la maison du poète, moins laid que la peur de l'autre et le repli sur soi.

Grâce à ses chansons, nous appartenions à quelque chose de plus noble et de plus grand, ce quelque chose d'indéfinissable qui chuchote à nos oreilles scellées cette phrase que l'on crève unanimement d'envie d'entendre: *Dance me to the end of love...* Puis, difficile de ne pas rendre hommage à ce génie qui décide de mourir le 7 novembre, un jour avant la victoire improbable de Donald Trump, afin de quitter la scène avec classe, en fredonnant avec son air mi-sérieux mi-nargueur «*Democracy is coming to the USA*», mais afin surtout de donner au poète le dernier mot.

« Le poétique est le fondement du politique. Le poétique nourrit nos imaginaires de ce que l'homme a de meilleur », disait récemment Patrick Chamoiseau en entrevue au *Devoir* au début du mois de juin. C'est pourquoi on a vu tant de Montréalais venir rendre hommage au phare Leonard.

Parmi eux, j'ai aperçu une femme portant le hijab, venue elle aussi rendre hommage à ces êtres spéciaux en mesure d'entendre toutes les solitudes. Sa solitude est grande parce que, dans la cacophonie politique sur la charte des valeurs québécoises, elle ne reconnaît plus « son pays », devenu si soudainement méfiant et hostile. « *Ce n'est plus le Québec qui m'a accueilli, dit-elle. Que s'est-il passé au juste pour que je ne me sente plus chez moi, mon seul chez moi ?!* »

Puis, elle me parle d'un autre de ses poètes préférés, Félix Leclerc, pour qui, un jour, elle s'est rendue sur l'île d'Orléans, afin de vérifier si c'était vrai que les gens déposaient sur sa tombe des souliers. « *J'en ai apporté une belle paire, moi aussi, que j'ai laissée sur sa tombe* », ajoute-t-elle.

## L'ultime demeure

Ce jour-là, j'ai laissé la femme au hijab en train de prier devant la maison du poète et je suis rentrée chez moi avec le désir d'entendre simultanément Leonard et Félix. Du fond de leur voix ancienne, j'ai entendu le même désir, celui dont parlait déjà le sage Homère: avoir un lieu sur terre où on se sent suffisamment chez soi pour désirer y demeurer pour l'éternité.

Jacques Parizeau, quelques mois avant de mourir, en entrevue avec Mélanie Loisel pour son grandiose livre qui vient d'être réédité *Ils ont vécu le siècle: de la Shoah à la Syrie* (éditions de l'Aube), parle lui aussi d'un chez-soi irrévocable, un seul endroit au monde qu'on peut appeler « chez moi », malgré la peur collective d'habiter entièrement ce lieu unique.

Le chez-soi de Leonard, c'était Montréal. C'est pour ça qu'il est venu se faire enterrer en cachette sur son île. Félix Leclerc aussi a choisi son île d'Orléans, où les gens vien-

nent, selon Raymond Devos, lui apporter un bouquet de souliers. Cette anecdote est tendrement rapportée par la fille du poète, Nathalie Leclerc, dans un livre lumineux et indispensable qu'elle consacre à son père, *La voix de mon père* (éditions Lémec).

On y apprend beaucoup de choses sur le poète, mais surtout sur ce père lumineux, passionné et inspirant. Ce géant a pourtant été un homme discret, modeste à l'os, toujours surpris du regard admiratif des autres sur lui, le sien étant tourné vers les étoiles qu'il essayait de décrocher afin de libérer le soupir de la terre, année après année.

Fuyant le brouhaha du monde politique, surtout après la fin des illusions, il était devenu cette terre qu'il aime, ces chênes inébranlables devant notre demeure, son camp du bout de notre monde. Il a surtout laissé à sa fille et à son peuple le désir de se sentir chez soi et de se défaire de cette peur de vivre.

Est-ce pour cela qu'à la mort de chaque grand poète, on a soudainement peur de vivre? Le deuil du poète-père-géant s'atténue pour Nathalie Leclerc avec la filiation quand, dans les yeux de son nouveau-né, elle entrevoit une impression d'Origine et quand, au bout de longues décennies de maturation, la lumière de l'écriture scintille sous la grisaille.

Pour le commun des mortels demeurent les paroles et les chansons des poètes, celles qui font vibrer en nous les cordes sensibles et exigent qu'on prie en silence devant la maison de Leonard, qu'on apporte un bouquet de souliers sur la tombe de Félix et qu'on appelle Jacques Parizeau un politicien poétique parce que, qu'on l'aime ou pas, il était rêveur et idéaliste, qualité plutôt rare en politique de nos jours, où la dictature de l'économie omet les autres façons d'être au monde.

## Alleluia et le néant

Une jeune Française en tournage d'un documentaire sur les écrivains en exil ayant choisi Montréal me demande à partir de quel moment on se sent vraiment Québécois. À partir du moment où on refuse le préfixe de néo-Québécois, parce que ça rime phonétiquement avec le néant, et à partir du moment où Leonard et Félix allument simultanément à l'intérieur de nous le même feu sacré. Mais surtout à partir du moment où on est fier de vivre et d'appartenir à une société distincte où, collectivement, on ressent le besoin, malgré la tentation, de ne pas importer la peur de l'autre et les trumpsismes ambiants.

Un jour, deux missionnaires offrent à Félix Leclerc une bible. Il leur chuchote, avec la classe et le respect qui définit le nous en train de pleurer Leonard: « *Vous me dérangez, j'étais en train de prier.* » Accrochons-nous à nos poètes pour ne pas tomber dans la haine de l'autre et le mauvais côté du populisme, afin de ne pas souffler sur les pommiers en fleurs, et permettons à chacun d'exprimer le besoin vital de se sentir chez soi, qu'il soit de celui-ci ou de l'autre monde.

Allez, mettez vos souliers, sortons célébrer ensemble la Saint-Jean et la fin du ramadan sur l'air d'Alleluia de Leonard Cohen. Et surtout, ne laissez personne gâcher notre spécificité poétique par les sons dissonants du politique, qui aurait désespérément besoin de plus de poètes dans ses rangs. Ça risque d'être long, *So long*, Félix...

Je savais, à force de regarder défilier le générique, que le film de Hitchcock avait été adapté d'une nouvelle de l'écrivaine britannique Daphné du Maurier. J'ai donc remonté le filon et lu *The Birds* — incluse, à l'origine, dans le recueil *The Apple Tree*, dont la réédition, sous l'impulsion du succès du film, fut retirée *The Birds and Other Stories*, la version anglaise de la nouvelle est aujourd'hui disponible en ligne — pour vérifier ce que j'estimais être une lumineuse intuition. J'espérais y repérer le thème freudien dont le maître du suspense se serait emparé pour en faire l'invisible soubassement de son chef-d'œuvre codé.

A première vue, le trio oédipien symbolique formé à l'écran par Lydia, Mitch et Cathy (la mère, les fils incestueux et le fruit de leur amour défendu) n'a aucun équivalent dans le texte de du Maurier. Un seul détail de l'histoire originale pouvait, à la limite, être tiré du côté du cabinet du docteur Freud: sous la plume de Daphné du Maurier, lors de la première attaque, les oiseaux visent les yeux des enfants... Un peu mince.

En fait, non seulement je ne trouverais nulle part, dans la nouvelle de l'Anglaise, l'explication de la mystérieuse agressivité de la faune aviaire, mais il allait même s'avérer que cette absence de toute explication était l'élément auquel le cinéaste tenait tout particulièrement. Pour Hitchcock, d'après son biographe Patrick McGilligan (*Une vie d'ombres et de lumière*, Actes Sud), « une explication neutraliserait l'angoisse. Pour lui, le film devait susciter une peur primitive, celle d'être attaqué sans avertissement, ni motif ». « Il avait décidé de ne garder que le titre et l'idée de ces oiseaux qui attaquent des êtres humains » (Ed McBain, mythique et hyperprolifère scénariste, qui signa l'adaptation des *Oiseaux* sous le pseudonyme d'Evan Hunter).

## Du commensalisme au drame

Une brève recherche sur Internet permet d'apprendre que Daphné du Maurier, séjournant à son manoir de Cornwallis, aperçut un jour une nuée de goélands enveloppant littéralement le tracteur d'un fermier qui labourait son champ. Une bucolique scène de commensalisme, devenue si courante qu'on la remarque à peine. Mais ce cul-terreux, sans le savoir, semait les graines de la fiction. La critique s'accorde en général à voir dans la nouvelle, dont la première publication remonte à 1952, une évocation allégorique du Blitz de 1940-1941, alors que le ciel sillonné par les bombardiers de Göring tombait chaque jour sur la tête



UNITED PRESS PHOTO / AGENCE FRANCE-PRESSE

La trentaine de pages des *Oiseaux* de Daphné du Maurier révèlent un morceau de littérature parfaitement autonome.

des Londoniens. Plusieurs éléments du texte semblent attester cette interprétation. Le personnage central de la nouvelle est un invalide de guerre, des avions de chasse envoyés disperser la menace s'écrasent un par un, leurs moteurs engorgés de volatiles déchiquetés, et, contrairement au caractère localisé que leur a donné Hitchcock, les attaques décrites par du Maurier dessinent un péril d'une ampleur nationale: la radio meurt, le *black-out* recouvre le pays...

Mais au-delà de cette recherche frustrée d'une explication, une heureuse surprise de lecteur m'attendait dans la trentaine de pages pondues après la guerre par l'auteur de *Rebecca*: celle de découvrir,

sous l'écrasant monument du septième art, un morceau de littérature parfaitement autonome, avec ses qualités propres, dont un climat d'oppression d'une efficacité ultime supérieure à celle du film, car créé par la densité calculée d'une prose évocatrice, à la fois riche et élémentaire, plutôt que de reposer largement sur des effets spéciaux. Sans compter que les personnages de modestes ruraux de la nouvelle sont plus attachants que ceux de Hitchcock, lequel, pour satisfaire au canon hollywoodien, a centré toute son intrigue sur une blonde fille à papa. Pauvre Tipi Hedren, avec qui, comme on l'apprendrait un jour, le Maître n'a pas été très gentil.

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
		Du 12 au 18 juin 2017	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)	
<b>Romans québécois</b>			
1	À qui la faute?	Christine Brouillet/Druide	-/1
2	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	1/7
3	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	2/6
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 6 Les sorciers	Anne Robillard/Wellan	3/5
5	Le bonheur des autres • Tome 2 Le revenant	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	4/4
6	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	5/5
7	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	7/3
8	Deux sœurs et un pompier	Mélanie Cousineau/Les Éditeurs réunis	-/1
9	La famille du lac • Tome 2 Francis et Yvonne	Gilles Côté/Guy Saint-Jean	9/2
10	Chez Gigi • Tome 1 Le petit restaurant du coin	Rosette Laberge/Druide	6/4
<b>Romans étrangers</b>			
1	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	1/2
2	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	2/5
3	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	3/8
4	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/6
5	Jusqu'à l'impensable	Michael Cornelly/Calmann-Lévy	4/5
6	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	6/13
7	L'informateur	John Grisham/Lattès	8/7
8	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	7/6
9	Vaticanium	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	9/8
10	À nous	Elin Hilderbrand/Lattès	-/1
<b>Essais québécois</b>			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/35
2	Les luttes fécondes	Catherine Dorion/Atelier 10	2/5
3	L'éducation, L'industrialisation du système...	Joëlle Tremblay/Somme toute	-/1
4	Paroles de mères ou les mots du silence	Mona Gauthier/Alfas	-/1
5	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	5/8
6	J'ai profité du système	Nicolas Zorn/Somme toute	7/2
7	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal/Pierre Thibault/La Presse	9/4
8	Brève yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	3/2
9	Le 1% le plus riche. L'exception québécoise	Nicolas Zorn/PUM	-/1
10	Tout en même temps agnostique et croyant	Maurice Lagueux/Liber	-/1
<b>Essais étrangers</b>			
1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/70
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/13
3	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	4/15
4	Reconnaître le fascisme	Umberto Eco/Grasset	3/3
5	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	8/11
6	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	6/4
7	Civilisation. Comment nous sommes devenus...	Régis Debray/Gallimard	-/1
8	Frères migrants	Patrick Chamoiseau/Seuil	-/1
9	Guide des égarés	Jean d'Ormesson/Gallimard	-/1
10	Le manifeste de la jeunesse	Johnny Pitts/Édito	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LIVRES &gt; ESSAIS

## Un été avec Jules Tessier

LOUIS CORNELLIER



Cette chronique sera-t-elle la dernière que je pourrai consacrer à la prose de Jules Tessier? Il annonce, en tout cas, dans *Mot de passe*, qu'il s'agit de son dernier livre. Il est vrai, cependant, que ce carnet, recueil de treize essais et récits, est le quatrième d'un triptyque! Cela me permet donc d'espérer qu'encore une fois, le dernier titre annoncé ne sera que l'avant-dernier.

Professeur de lettres retraité de l'Université d'Ottawa, Tessier est devenu, grâce à la trilogie composée de *Sur la terre comme un ciel...* (Fides, 2010), de *Le ciel peut donc attendre* (Editions de la Francophonie, 2013) et de *Avant de quitter ces lieux* (Del Busso, 2014), un de mes essayistes québécois favoris. *Mot de passe*, point d'orgue de la série, continue de nourrir le charme.

Tessier privilégie une pratique souveraine de l'essai. Il observe le monde dans lequel il vit pour ensuite le raconter et y réfléchir avec une admirable liberté de ton et de propos. Magicien de l'évocation, il ravit autant en parlant de l'embourgeoisement

du Plateau, qu'il habite, et de la faune qui fréquente l'autobus 14 — celui qui fait la navette entre les stations Champ-de-Mars et Laurier — qu'en méditant sur les métiers d'institutrice et de tisseuse ou sur la mort.

Son style, mélange de limpidité et d'élégance, contribue à l'expression d'un rapport au monde dans lequel la culture, la littérature surtout, imprègne les lieux, les gestes et les pensées. Tessier est un honnête homme qui se double d'un stylistique classique et libre, une sorte de Foglia en douceur, récits de voyage axés sur l'anecdote révélatrice y compris.

## La langue des poètes

La langue française, dans toutes ses manifestations, est un de ses sujets de prédilection. Il rend ici hommage à l'écrivain et pharmacien Jean Narrache (1893-1970), qui a fait de notre parlure un «*objet de poésie*». Inspiré par le Français Jehan-Rictus, qu'il a lu alors qu'il était représentant de commerce pour une compagnie de peinture, Jean Narrache a magnifié, sans cacher sa misère, le prolétariat de l'époque, en empruntant ses mots. Tessier s'en émeut, et nous avec lui.

Sur sa lancée, et fidèle en cela à sa manière qui fait naître la suite des choses du fil de la plume,

l'essayiste sort de l'oubli le poète anglo-québécois William Henry Drummond (1854-1907), médecin et auteur de *The Habitant and Other French-Canadian Poems* (1897), un recueil qui met en scène des ruraux analphabètes s'exprimant dans un anglais rudimentaire. Préfacé par Louis Fréchette, ce recueil, succès de vente à l'époque, se veut un hommage aux habitants, mais le colonialisme l'imprègne, note Tessier en citant Grace Pollock, une universitaire ontarienne. «*Son attrait pour les Canadiens français a pour conséquence absolue de les reléguer dans une classe inférieure*», écrivait-elle en 2003.

En guise de contrepoison à cette poésie faussement amicale, Tessier suggère la lecture de *La chaise bercante* (Noroit, 2006, d'abord paru en anglais en 1948), un recueil d'Abraham Moses Klein (1909-1972), avocat montréalais juif d'origine ukrainienne. Les poèmes de ce dernier sur la culture canadienne-française, notamment sur les infirmes de l'oratoire Saint-Joseph et sur les sœurs de l'Hôtel-Dieu, sont de splendides et profondes déclarations d'amour.

## Le sort de la nation

Nationaliste, voire souverainiste, Tessier se ré-

jouit du pluralisme de la société québécoise. Dans un essai, il souligne avec enthousiasme la contribution des Québécois d'origine italienne à nos médias, en chantant les vertus des sœurs Angèle, José Di Stasio, Marina Orsini, Pierre Foglia, Pierre Curzi, Jacques Fabi et quelques autres.

Ce n'est pas sans tristesse qu'il constate que l'élan libérateur des Bourgault, Falardeau, Vadeboncoeur et Vallières n'est pas relayé par les générations suivantes, ces «*mondialistes*» pour qui le français est presque «*devenu une non-valeur*». La pièce de théâtre *Je suis d'un would be pays* (2007), de François Godin, qui témoigne douloureusement de «*la déliquescence des idées nationales*», inspire à Tessier une méditation tragique sur le sort de la nation québécoise.

De récents essais français à succès, signés Antoine Compagnon, nous incitaient à passer l'été avec Montaigne, Baudelaire ou Proust. Ce sont, en effet, d'excellents compagnons. Même s'il n'a pas la prétention de faire partie de cet aréopage, Jules Tessier peut lui aussi, croyez-moi, enchanter votre été.

## MOT DE PASSE

★★★★

Jules Tessier

Fides

Montréal, 2017, 320 pages

## René Lévesque dans l'urgence de l'être

Le politicien se met à nu dans une série de textes oubliés

MICHEL LAPIERRE

En 1970, René Lévesque, à la tête du Parti québécois, est vaincu dans sa circonscription même si le PQ fait élire sept députés. Les sommes qu'il devra verser à sa femme, de qui il se sépare, rongeront sa pension d'ex-ministre libéral. Pour subvenir à ses besoins, il redevient journaliste. Dès sa première chronique, le ton est donné: «*Je n'ai jamais pu croire que berner les gens sciemment soit compatible avec un rôle de responsabilité publique!*»

Tout en ouvrant, par souci de rentabilité, les pages du *Journal de Montréal*, dont il est le propriétaire, à des chroniqueurs des grandes tendances politiques québécoises, Pierre Péladeau, par convictions indépendantistes, vient de demander à Lévesque de tenir la chronique la plus considérable. Le journaliste de 48 ans aura la lourde tâche, six fois par semaine, d'y promouvoir «*l'accession à l'indépendance politique*», évidence «*chaque jour plus nécessaire et plus urgente*», d'après son article d'ouverture.

Les historiens Éric Bédard

et Xavier Gélinas établissent et présentent cette gigantesque somme de textes presque oubliés du public et dont la périodicité serrée s'étend de juin 1970 à décembre 1971. «*Très imparfaitement*», selon son humilité légendaire, Lévesque commence par y résumer l'objectif du PQ, qui est aussi l'idéal le plus intime du leader: «*Une démocratie soucieuse avant tout de justice sociale, de liberté normale pour un peuple qui en a amplement l'âge et la capacité.*»

## Des cibles notoires

Il donne libre cours à son style coloré en s'en prenant à Pierre Elliott Trudeau, premier ministre du Canada: «*Désormais se maintiennent les seules vertus de l'erre d'aller et de la peur du changement, assaisonnées au besoin de quelques excitations trudeauïques, LSD du fédéralisme.*» Pour lui, Robert Bourassa, premier ministre du Québec, est «*une cigale économique*» chantant «*des berceuses pour enfants arriérés qui rappellent celle d'un autre célèbre illusionniste, Maurice Duplessis.*»

Ce qui ne l'empêche pas de

«*Une vraie langue de travail, c'est une langue rentable. Pour une majorité pauvre, ça ne vient que si la majorité est chez elle et que tout le monde le sait.*»

Extrait de *Chroniques politiques*

condamner sans appel des militants du Front de libération du Québec qui viennent d'assassiner son ex-collègue libéral Pierre Laporte: «*Ils ont importé ici, dans une société qui ne le justifie absolument pas, un fanatisme glacial et des méthodes de chantage à l'assassinat qui sont celles d'une jungle sans issue.*» Il avoue, en 1971, n'avoir découvert que sur le tard, chez les indépendantistes radicaux mieux éclairés, le poète Gaston Miron, qu'il juge «*agressivement structuré contre vents... d'octobre.*»

Le sens aigu de la normalité démocratique n'éteint pas chez Lévesque le sens du tragique cher à Miron. Ce que

l'Angleterre fit jadis à l'Irlande reste «*l'un des cas de barbarie collective les plus répugnants et persistants de l'histoire des peuples dits civilisés*», rappelle-t-il comme une leçon à un Québec pourtant en bien meilleure posture.

Collaborateur  
Le DevoirCHRONIQUES POLITIQUES  
TOME 2: 1970-1971

★★★★

René Lévesque  
Sous la direction d'Éric Bédard  
et Xavier Gélinas  
Hurtubise  
Montréal, 2017, 1136 pages

ALAIN RENAUD LE DEVOIR

René Lévesque parlant aux journalistes le 20 octobre 1976, au cours de la campagne électorale qui l'a porté au pouvoir

## POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



© Luc Querry

## JULIE BOSMAN

Nous sommes bien seules

«Pour son premier livre, Julie Bosman s'est appuyée sur une démarche documentaire, en recueillant les témoignages de plusieurs femmes, pour transformer leurs expériences de la solitude en littérature. Le résultat est un recueil bouleversant, dont les histoires racontent des vérités qui sont tues.»

Chantal Guy, *La Presse*

© Carolline Jean

## NATALIE JEAN

Imago

«Après deux recueils de nouvelles où s'exprimaient sa sensibilité et son sens du détail, Natalie Jean fait ici le saut vers le roman. [...] Tout est [...] dans la manière: empreinte de délicatesse, organique, capable de dire oui à la vie.»

Christian Desmeules, *Le Devoir*

© Norbert Robitaille

## YVAN LAMONDE

Un coin dans la mémoire  
L'hiver de notre mécontentement

«Depuis quarante-cinq ans, Yvan Lamonde étudie l'histoire des idées au Québec. Il y constate des blocages et des inachèvements. Avec *Un coin dans la mémoire*, l'historien se fait essayiste afin de remonter aux sources de notre confusion nationale. Le parcours est révélateur et stimulant.»

Louis Cornéliier, *Le Devoir*

© Valérie Asselin

## SARA LAZZARONI

Okanagan

«Précocement révélée au monde littéraire québécois, [Sara Lazzaroni] a encore la verte vingtaine malgré une feuille de route qui a de quoi faire des envieux. *Okanagan*, en effet, est sa troisième publication en autant d'années, mais aussi et surtout un hymne à la jeunesse, à la liberté et à l'aventure [...]»

David Laporte, *Nuit blanche*

© Hugo-Sébastien Aubart

## MICHEL TREMBLAY

Conversations avec un enfant curieux

«Chez Tremblay, le passé éclaire constamment l'avenir. Cet opus ne fait pas exception à la règle. Point de nostalgie dans ce récit. Pas de tristesse dans ces souvenirs. Plutôt un bouillon de réconfort, à travers des dialogues drôles et «punchés» — Michel Tremblay est un grand dialoguiste.»

Luc Boulanger, *La Presse*